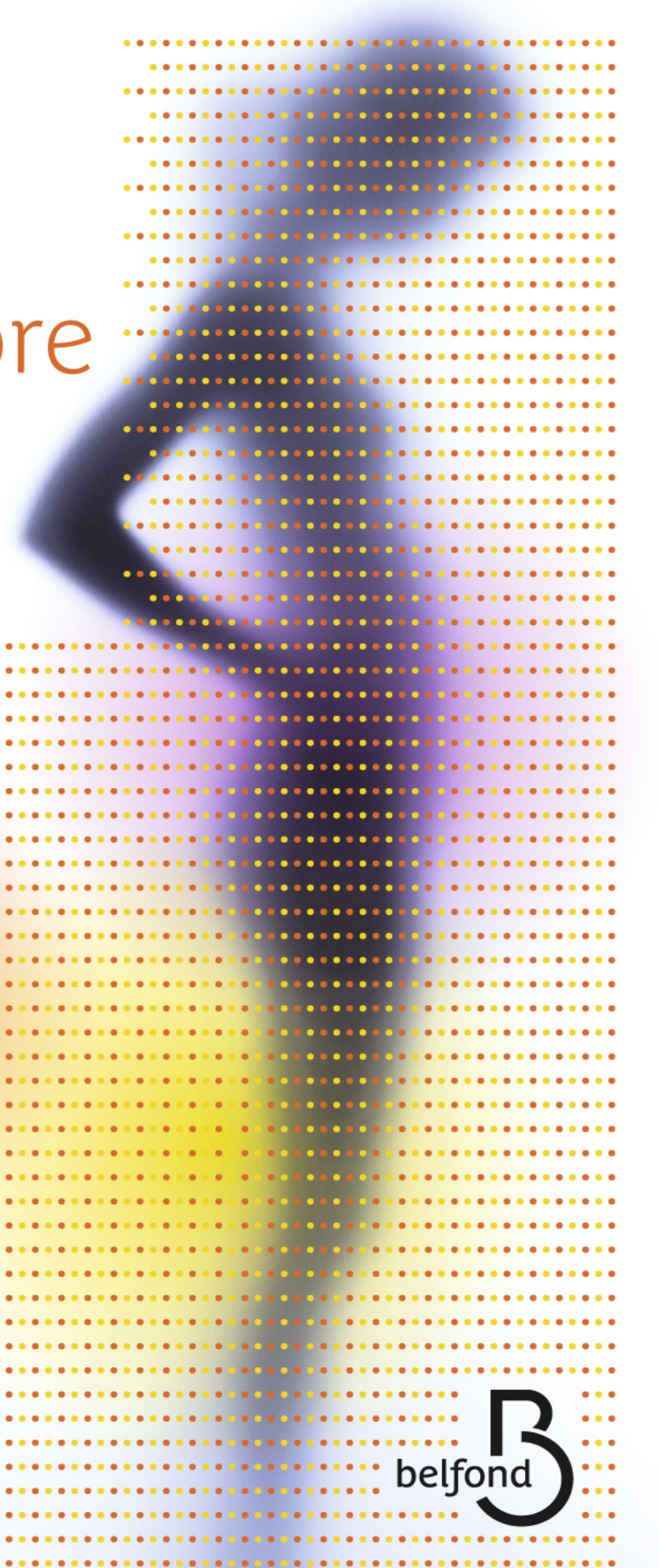




Julie  
Bonnie

Chambre  
2

ROMAN

belfond 

Julie Bonnie

# Chambre 2

ROMAN

belfond

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Pour Nic, Justine et Félix*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*« It's better to burn out than to fade away. »*

HANDS UP-EXCITEMENT !  
Berlin, 2013

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **Tous les matins, on commence par la chambre 2.**

C'est comme ça, tous les jours pareil, sans exception, pour chaque équipe.

La dame du 2 n'est jamais partie.

Elle est là depuis plusieurs années, personne ne sait plus vraiment.

Dans sa chambre, le temps s'est arrêté.

On en rigole, parfois, avec les collègues.

— Tu imagines, si on restait toute la journée à la 2 ? Peut-être qu'on ne vieillirait pas.

— Avec un argument comme ça, on aurait plutôt intérêt à la louer...

— Oui. Ça, au moins, ça nous changerait notre salaire !

Mais le travail nous appelle, alors arrêter le temps n'est pas d'actualité. Il faut avancer.

Dans la salle de soins, je pose mes affaires. J'ai un panier rempli de bazar, des compresses, du désinfectant, des disques, mes demandes de congés, une clope. J'ai à manger dans un tupperware. Je n'aime pas dire « gamelle », signe que je ne suis pas encore adaptée. Il y a d'autres mots que je n'arrive pas à dire, comme « j'embauche », le truc « à » bidule, les « chefs ».

Quand j'ai posé mon panier, après être passée par les vestiaires pour mettre ma blouse vieux rose et avoir commencé à sentir des nausées parce que je ne supporte pas le travail, je dis bonjour les filles d'un ton enjoué, ou qui essaie de l'être.

Et je sors mon sourire.

Ce sont essentiellement des femmes qui travaillent en maternité, les hommes sont trop fragiles, le peu que j'ai croisés craquent très vite, ce n'est pas beau à voir.

Les filles lèvent la tête, qu'elles ont plongée dans un grand seau d'eau sale, leurs visages sont dégoulinants – la nuit a été dure –, les yeux ont peur, mais me voir est un soulagement, elles vont pouvoir « me les passer », comme on passe le fusil dans les tours de garde.

— Je te souhaite bien du courage.

Je sais. J'aurai la même tête que vous ce soir. Douze heures dans la chair humaine, nue dans la neige, nue dans le feu, nue quand il est vital de se couvrir.

Commence alors la présentation du service, chambre par chambre, femme par femme, âme humaine par âme humaine, drame par drame, vie par vie. En quelques mots : enfant, mort, anorexie, trisomie, hémorragie, déchirure, antécédents, pleurs, peurs, angoisse, nuit, crevasses, engorgement, tire-lait, solitude, mari, fausse couche, interruption médicale de grossesse, césarienne en urgence, utérus, ligature, psychosocial, infection, maltraitance, lien maternel, fragilité, dépression, périnée.

Il va de soi que je vais bien. Il va de soi que ma collègue va bien.

Alors on va boire un café.

Et on ne se dit rien, on comble le vide avec des mots, c'est agréable une fois qu'on est habitué. Difficile à retranscrire. Et toi ? Oui. Bien. Tu crois ? Non. Qui ? Café. Et voilà ! Chaud. Tasse bleue ou rouge. Chaises. Oui, bien sûr. Toujours. Pub. Téléphone. Mal au dos. Tête ? Aspirine.

Au tout début, je n'avais pas compris la règle. J'essayais de parler pour dire des trucs, prendre des nouvelles. Ça tombait toujours à côté. Quand j'y pense, j'ai vraiment dû passer pour une conne. Je demandais des nouvelles de leurs enfants, ou je parlais d'un film, j'essayais de discuter, d'échanger. Mais j'étais nouvelle, et elles me répondaient à peine, papotant plutôt avec celles qu'elles connaissaient mieux. J'ai assisté à un certain nombre de monologues aussi, des conversations qui ne me laissaient aucune place. Le temps, bien sûr, la pluie et les températures. Et puis les ragots sur les collègues absentes, qui avaient fait ci et ça, ou qui n'avaient pas fait leur boulot. Parfois, elles parlaient plus bas, entre elles, pour que je n'entende pas. Mais j'entendais quand même.

Avec le temps, on s'y fait.

Au café, personne n'est là pour refaire le monde. C'est juste avant la guerre, on n'en parle pas.

Et puis on attaque.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **La 2. Toujours. Pour commencer.**

Madame L. n'a pas quitté son lit depuis plusieurs années. Elle ne s'est jamais remise. Plus de bébé dans cette chambre. Madame L. était enceinte de jumeaux. Mais l'accouchement a mal tourné. La première petite fille est née par voie basse, sans souci, une petite Marie, posée sur son papa le temps que sa sœur naisse. Mais sa sœur ne voulait pas sortir, ils l'ont tirée avec les forceps, elle criait : « Non ! Non ! » Ils n'ont pas réussi à l'attraper, ils l'ont repoussée dans le tunnel. Remonte ! On va te chercher de l'autre côté !

Quand ils ont découpé la mère pour sortir la fille, la fille avait fait son choix. Plus de cœur. Plus de rien. Retournée dans la pénombre. Un bébé cadavre pour sœur, un bébé cadavre pour fille.

Madame L. n'a pas vraiment survécu. Au début, on lui a envoyé la psy pour qu'elle « tisse un lien » avec Marie. C'était quand même un bébé ! Vivant celui-là ! Pourquoi donc s'accrocher aux ténèbres ? L'autre a fait son choix. Il faut vivre ! On lui disait toutes ça au début. Madame L., regardez comme elle est mignonne, cette petite fille, un vrai amour, une petite merveille, sa petite bouche, son petit nez, ses petits cacas...

Madame L. ne nous entendait pas. Son corps était là, mais sa tête était partie avec la petite morte et elle n'est jamais revenue. Son époux est parti avec Marie. Elle n'a plus bougé. Lui, il paie pour la chambre et la nourriture. Il nous est très reconnaissant. Marie grandit bien (il nous envoie des photos). Elle est toute mignonne. Il a dit à la petite que sa mère était morte (pour le coup, c'est presque vrai), et il a refait sa vie.

Madame L. fait partie des meubles, chambre 2.

Quand je vais la voir, je sens la peur et la tristesse. Je les sens si fort que je reconnais leur odeur les yeux fermés. Je viens pleurer là, avec Madame L. Je la comprends tellement bien. Parfois, je lui fais une caresse sur les yeux, sur le ventre, et j'ai l'impression qu'elle est heureuse, qu'elle retient ce moment, cette seconde durant laquelle elle a touché au bonheur. Deux petites filles, le rêve de sa vie, après avoir eu tant de difficulté à les faire, deux petits anges, ne t'en va pas, petite, reste, ne t'en va pas, reste, reste, reste, reste. Elle lui dit reste depuis des années. Elle a arrêté le temps à cet instant. Précisément. Reste, reste. C'était encore possible. Elle ne peut pas lâcher ça.

Pourtant, elle respire.

Et son corps est devenu vieux.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **Les accouchements ne sont pas tous comme ça.**

Heureusement, parfois, ça va.

J'ai assisté à un accouchement merveilleux. Plus beau que tous les spectacles de danse. Plus beau que tous les spectacles. Cette femme était danseuse, j'ai eu la chance de la voir dans une performance inoubliable.

Elle a accouché à quatre pattes. Sur la table. Pas de péridurale, juste une perf plantée dans le bras, au cas où. Un corps étiré, musclé, une femme d'une beauté troublante. Quand je me repasse la scène, je la vois, nue, en appui sur les genoux, hurlante, de ces hurlements qui sortent du fin fond du ventre, rauques, longs, comme des rugissements.

Elle est entourée d'un halo de lumière jaune, les yeux révulsés de douleur, ses cheveux bruns, détachés, serpentent comme des bras de méduse sur sa peau trop blanche. C'est étrange les souvenirs. Son ventre bougeait, se contractait du haut vers le bas. Son petit, prêt, avait commencé son boulot de descente vers la lumière.

L'équipe était autour, à regarder cette extraterrestre mettre au monde son bébé, tout le monde était prêt à intervenir en cas de pépin.

Puis elle a cessé de crier.

Silence.

Elle a posé les mains sur la table et a poussé... poussé... La sage-femme s'est mise sous son sexe, pour guetter l'arrivée, guetter la tête.

Lorsque la femme danseuse extraterrestre reprenait sa respiration, elle engloutissait tout l'air de la pièce. Elle avait besoin de tant d'air qu'elle vidait littéralement l'espace de son oxygène, puis poussait, poussait un être humain énorme hors de ses voies basses et étroites.

Du sang, de l'eau, des membranes et une odeur d'étable sont sortis de son corps. Son hurlement nous a tous fait sursauter, et vaciller, et pleurer.

La tête est sortie violemment de son sexe, éjectée d'un coup. Elle a attrapé son enfant, l'a fait sortir d'elle-même. Personne ne l'a touchée... Le cordon, les membranes dégouлинаient.

Elle s'est assise sur ses genoux, son bébé dans les bras.

Il a pleuré.

C'était fantastique. De quoi applaudir. Mais j'ai quitté la pièce et je l'ai laissée à la délivrance, à l'inspection du périnée, à la pesée du nouveau-né, à la première tétée.

Il fallait que je coure chercher des dossiers, et demander à d'autres patientes de faire pipi sur des bandelettes, dire à un monsieur qu'il est normal que son bébé éternue, chercher ma fiche de paie, et les tickets restaurant. Pas le temps, c'est sûr, de s'asseoir dans un fauteuil et de revoir la scène, encore et encore. Non. Mes nuits sans sommeil trieront les données, les yeux grands ouverts.

J'ai l'impression d'être la seule à souffrir autant de ce manque de temps, la seule à me retrouver dans un état d'agitation malade quand je vis des émotions aussi fortes. Contenir mes émotions, les laisser dans leur petit sac, là, juste à côté du foie, ne pas les laisser m'envahir, cela semble au-dessus de mes forces.

Si j'avais pu crier avec elle. Hurler comme ça, ou danser ou jouer de la trompette, transformer ses frissons glaçants en une danse de Saint-Guy ! Mais je ne veux pas passer pour une folle. C'est quelque chose d'extrêmement important pour moi. Je veux être *normale*. Comme tout le monde. Quand j'y pense, c'est dingue l'énergie que je déploie pour être lisse, transparente. Il me faut contenir, afin de ne pas exploser, car exploser ne fait pas partie du travail d'auxiliaire de puériculture.

Je ne danse plus, je n'explose plus.

Je travaille en blouse. Comme tout le monde ici. Je suis interchangeable. Il y a dans un grand cahier la « journée type de l'auxiliaire de puériculture ». Il suffit de suivre ce qui est écrit. N'importe qui peut le faire. Je suis un numéro. C'est ce que je suis venue chercher.

Devenir tellement *normale* que personne ne connaîtra ma folie.

Je voulais être Marilyn Monroe. Vraiment. Je voulais être la plus grande actrice de Hollywood et mourir jeune. J'étais danseuse. Spécialisée dans la comédie musicale underground. Genre Berlin qui pose nue pour des rockers saouls. C'était ça mon truc. La folie à l'état pur.

Et, contrairement à Marilyn Monroe, j'ai eu des enfants.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **On ne vit pas sans dormir.**

Et l'idée d'aller bosser m'empêche de trouver le sommeil. Moi, il m'arrive d'arrêter de dormir, tout simplement. Alors quand je dois travailler douze heures le lendemain, et faire bien attention à gérer mes émotions et à être un « personnel soignant », je dois me préparer.

En général, je passe la journée à ne rien faire.

Et puis après je compte.

Je compte les heures avant d'aller me coucher. Je compte combien de temps je m'autorise à me retourner dans mon lit tout en me réservant au moins cinq heures de sommeil. Donc, si je commence par ne pas réussir à m'endormir pendant quatre heures par exemple, afin de ne pas être totalement affolée et, du coup, de ne pas risquer de ne pas pouvoir m'endormir du tout, il me faut encore six heures de sommeil (en comptant l'endormissement). Il faut que je me couche dix heures avant le réveil, qui sonne à cinq heures trente. Donc à dix-neuf heures trente. Alors j'organise toute la soirée pour avoir nourri les enfants, avoir mangé, être au lit à dix-neuf heures trente et commencer à essayer de m'endormir.

Ça ne marche pas toujours.

Et j'entre en enfer.

Mon enfer.

Il m'arrive d'être tellement fatiguée le lendemain que je vois double, que mes mains tremblent et que j'en ai des vertiges. Les parents me parlent de leur bébé, et j'ai décollé sur une autre planète. J'ai mal à la tête, mal au ventre, envie de vomir. Mais je reste parfaitement souriante, « à l'écoute », je ne meurs qu'à l'intérieur.

À l'extérieur, je suis *normale*.

Et, le soir, quand je rentre, je pleure, d'une fatigue nerveuse intense et de toutes les émotions, toutes les femmes en larmes, tous les bébés hurlants, les pères agressifs, les médecins odieux.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **Après la chambre 2, j'attaque la chambre 4.**

Parce que, en général, à la chambre 3 ça va. Donc ça peut attendre. Chambre 4. Je frappe, tout doucement, il est huit heures et demie du matin.

— Bonjour madame, je suis Béatrice, auxiliaire de puériculture aujourd'hui, comment s'est passée votre nuit ?

HAHAHAHA !!!! Ça, c'est une vraie blague, parce que, en entrant, je sais comment elle s'est passée, la nuit. Ça pue là-dedans ! Dans le lit il y a un fantôme qui a dû être une femme, pas plus tard qu'il y a une semaine. Elle a les yeux boursouflés, les cheveux sales et en bataille, à poil, avec un slip filet plein de sang, le bide qui dégouline par-dessus, assise comme une folle sur le bord de son lit, le regard perdu. Le bébé est caché sous les draps tachés de sang. Il dort.

— Je suis épuisée, le bébé ne dort pas la nuit, et je n'ai rien dans les seins pour lui donner à manger, parce qu'il veut téter tout le temps. Mes seins ont saigné cette nuit, j'ai trop mal. Je ne comprends pas... On peut lui donner un biberon ? Il crève de faim, et puis il faut que je dorme parce que j'ai des visites cet après-midi... Je crois qu'il souffre, il a des coliques, il fait plein de grimaces et rien ne le calme... Il ne veut pas du tout rester dans son berceau, j'ai peur qu'il prenne de mauvaises habitudes... J'ai vraiment l'impression que c'est pas normal.

Les larmes d'une petite fille de trois ans se mettent à rouler sur ses joues. Elle n'est pas heureuse. Alors qu'elle vient d'avoir un bébé.

C'est horrible.

Toutes les séances de jeux avec ses poupées, qu'elle a changées, promenées, couchées dans de jolis petits berceaux après avoir donné un biberon qui coule vraiment. Tout ça s'effondre, là, sous mes yeux. La petite fille est déçue.

Personne ne l'avait prévenue.

Je l'imagine parfaitement : c'est une jolie princesse aux yeux bleus, sa mère lui a fait des couettes, le soleil chauffe, et elles sont toutes les deux en balade pour faire les courses. La petite fait rouler une minipoussette avec son bébé dedans, elle s'appelle Aurore, elle est blonde aussi et on lui a fait des couettes. Dans un sac rose accroché à la poussette, la fillette a mis un biberon et une couche... Comme ça, si son bébé a faim, elle pourra le nourrir. Parfois aussi elle le gronde, elle le tape même, si il n'est pas sage, ou s'il pleure trop. Ou alors, elle le prend dans ses bras, la tête en bas parce qu'elle ne sait pas, à son âge... Elle l'attrape par les cheveux aussi. Et ça amuse beaucoup sa maman, qui lui lance son plus beau sourire, cherchant l'approbation autour d'elle en faisant la queue pour le pain.

Regardez comme elle est mignonne, ma petite beauté ! J'ai acheté sa robe hier, cette couleur lui va à merveille, non ? Elle est tellement intelligente, et elle s'occupe bien de son petit bébé ! Elle est maternelle, comme sa mère !

Les mamans qui font la queue pour le pain se lancent des sourires complices, et la petite fille le sent bien, elle redouble donc d'amour pour sa poupée, la grondant plus fort, puis lui faisant un câlin. Elle bouge adorablement sa tête, et ses couettes sont toutes secouées. Mais quand elle veut sortir son matériel pour montrer combien elle sait s'occuper de son bébé, sa maman n'est pas d'accord.

Elle tient à montrer que sa fille est bien élevée.

— Non, ma chérie, pas ici. Tu feras ça à la maison. On n'est pas dans ta chambre. Arrête. On va rentrer bientôt.

La petite fille n'est pas contente, mais elle est sage. Alors, elle remballé tout.

Évidemment, personne ne lui a parlé de l'odeur d'étable, du sang, de la douleur, du petit corps visqueux et incompréhensible, des seins en charpie, des nuits entièrement blanches, du sentiment de solitude, d'impuissance.

Déjà, on ne lui avait pas vraiment parlé des mâles non plus, du vagin, des liquides, des odeurs, du souffle bruyant du désir, des rictus, du mouvement, du frottement.

Non, une jolie robe, un baigneur acheté au magasin, et démerde-toi.

Alors moi, je ne peux pas tout réparer d'un coup.

J'aurais pu lui dire, il dort bien, votre bébé. Vous savez, on croit qu'on ne dort pas, mais en fait on dort un peu malgré tout. Et puis, là, vous allez aller prendre votre douche, aérer. On va vous apporter des biberons si l'allaitement ne vous convient pas, parce que si ce n'est pas naturel il ne faut pas insister, ça ne sert à rien. Allez, ma petite dame, on s'active, hein, avoir un bébé n'est pas une maladie. Je reviens dans une demi-heure et je veux vous voir avec un grand sourire et du rouge à lèvres. Ça ira mieux demain. Comment elles font, les autres femmes ?

Encouragements hospitaliers.

Mais je ne lui dis rien.

J'ai envie de la prendre dans mes bras et de lui expliquer tout ce que je sais, tout ce que je vois, de lui raconter tous les mensonges, tout ce qu'on fait croire aux femmes, que, ce qu'elle vit, on est toutes passées par là.

Je n'ai pas le temps. Et si je faisais ça tous les jours je deviendrais folle. Littéralement. On ne refait pas une vie en cinq minutes. Impossible.

À table, avec les collègues, on rigole de la chambre 4.

— T'as vu son état aujourd'hui ? Pire encore que la semaine dernière ! Tu t'imagines, toi, à poil comme ça devant quelqu'un avec ta protection dégueu et ton slip filet ?

— Non, mais franchement, les femmes n'ont plus aucune pudeur. Aucun respect d'elles-mêmes. Je ne comprends pas, ça. Comment on peut se laisser aller comme ça ?

— Moi, quand j'ai accouché, la première chose que j'ai faite c'est me laver et mettre une chemise de nuit propre.

— Bien sûr, la moindre des choses.

Je dis que moi aussi, je me suis lavée, que j'étais propre.

Je ne peux pas raconter que pendant dix ans, presque tous les soirs, j'ai dansé nue.

Pour le plaisir.

## **J'avais tout juste dix-huit ans, une même.**

Je voulais être danseuse. Je crois que ce qui m'importait le plus, à l'époque, c'était qu'on me regarde. Je passais des heures devant la glace, touchant mes hanches, attrapant mes seins. Je maîtrisais à merveille toutes les moues sexy des actrices qui paraient sur les cartes postales en noir et blanc épinglées sur mon mur. J'étais Bardot, j'étais Monroe. Je me trouvais aussi belle qu'elles, et mon avenir était tout tracé. Danseuse, puis actrice. Je danserais, puis je serais repérée, puis je serais adulée et malheureuse et je mourrais. Pour la mine malheureuse, j'étais pas mal entraînée, j'aimais me complaire dans le romantisme noir. J'étais une grande professionnelle du regard énigmatique et triste.

Les garçons et les hommes tombaient dans le panneau à tous les coups. J'étais irrésistible, et ce pouvoir de séduire était merveilleux.

Mes parents étaient vieux, instituteurs. Ma mère n'a jamais regardé ses seins. Mes parents n'ont jamais fait l'amour.

C'est plus simple ainsi.

Montrer mon corps, que je trouvais sublime, est devenu, à cette époque, un besoin, une urgence. Oui, j'étais celle qui finit nue sur la table quand la musique est trop belle. J'étais une Marilyn de province, prête à tout montrer à chaque instant pour être « repérée », pour qu'on me regarde.

J'étais la beauté céleste entourée d'aveugles.

Avant de rencontrer Gabor et Paolo, j'étais la princesse de Tours, courtisée par tous les garçons, par tous les hommes, et attisant avec malice les jalousies des filles. On ne me voyait jamais assez, on ne m'aimait jamais assez. J'en faisais des tonnes, mais avec assez de subtilité, me semble-t-il,

pour ne pas non plus passer pour une pute. J'ai beaucoup fait l'amour, j'ai beaucoup fait semblant d'aimer, semblant de tout d'ailleurs.

Je n'ai pas dit que j'étais heureuse, attention, rien à voir.

Grâce à la musique de Gabor et Paolo, j'ai compris que je pouvais être nue, aimée, dans une autre dimension. J'étais touchée par la grâce, une transe dévoilant ma peau. Je devenais un spectre, une pluie, une brume. Je donnais et je recevais.

Je ne faisais plus semblant de rien. Le plaisir était réel.

Avec le temps, j'ai appris à montrer beaucoup plus que mon corps. J'ai exposé mes blessures, exhibé mes émotions. J'ai dévêtu mon corps, puis j'ai déshabillé mon âme. Plus que mes seins ou mes fesses, j'ai fait danser mon sang, nue, dans des salles remplies de punk-rockers venus écouter Gabor et son violon, Paolo et sa batterie.

C'était en 1990, le début, le grunge. On était des artistes, sales, beaux, tatoués. On s'habillait de cuir noir, des bijoux en argent rentraient dans les trous de nos peaux prévus à cet effet par les premiers pierceurs professionnels. On écumait les salles d'Europe, surtout de l'Est. Un cabaret à la berlinoise, noir, triste, beau, sexuel. J'étais la danseuse, j'étais nue. Je rentrais chaque soir dans une transe vaudou, mes seins gigotaient au son du violon de Gabor, mon homme aux yeux noirs, mes fesses faisaient hurler de bonheur des salles remplies de jeunes gens en colère.

Un doigt d'honneur à la vie.

Je planais au-dessus des réalités. Je dansais, je faisais l'amour. J'étais amoureuse, et mon homme heureux. J'étais une artiste acclamée, disparaissant sur scène, je devenais brouillard, immatérielle, extatique.

Avec mon seul corps nu.

Il m'est vraiment difficile de comprendre comment tout s'est effondré.

J'ai eu les enfants. Gabor est parti.

J'ai eu peur, moi qui n'avais peur de rien.

Mon corps s'est tu.

Il a fallu que je travaille.

J'ai enfilé une blouse.

## **Ils s'appelaient Chewsky & Liliano.**

Et ils jouaient à Tours, aux Trois Orfèvres, une salle de blues qui fermait à quatre heures du matin. J'y avais mes entrées, à tout juste dix-huit ans, et y passais le plus clair de mes nuits. Mes parents étaient complètement dépassés. Ils ne me disaient plus rien, sur rien.

Chewsky & Liliano avaient déjà une réputation sulfureuse, le violon de Gabor Chewsky venait de l'Est, mais empruntait au jazz et au folk américain. La batterie de Paolo Liliano était folle, violente parfois, hors norme. Leur musique s'improvisait perpétuellement, et ils avaient la réputation de faire des concerts qui pouvaient durer plus de quatre heures, si le public les suivait, leur plaisait.

J'avais envie de leur plaire.

Je m'étais faite belle au maximum de ce que je pouvais espérer. Une peau éclatante, des talons hauts, un jean qui m'allait à la perfection, un chemisier en soie noire transparent, et, dessous, un beau soutien-gorge. Sexy, mais pas vulgaire, je voulais Liliano. Sur les photos que j'avais d'eux, il était tellement beau. Gabor me paraissait trop étrange, trop dangereux. Je venais faire une nouvelle conquête, séduire un homme et ma vie entière s'est transformée.

Le premier soir (ils jouaient trois jours), au lieu de sortir le grand jeu, de danser et d'embarquer le beau Paolo (réputé, lui aussi, pour les conquêtes faciles), j'ai été subjuguée par la musique.

Quelque chose a bougé en moi, s'est remis droit. Je suis restée à une table, les yeux fermés, et j'ai écouté. Leur musique est entrée dans ma vie.

Le deuxième soir, pareil, sauf que j'ai regardé Gabor et que Gabor m'a regardée. Son regard n'était pas soutenable, je rougissais, j'étais décontenancée. Gabor me défiait là où je ne savais même pas que j'existais. Il m'a parlé, après le concert, avec son accent allemand, et ses yeux. Je lui

ai dit que j'étais danseuse, en regardant le sol. J'avais envie de m'enfuir, il me tétanisait. Il a juste pris ma main et m'a dit : « Ça ne m'étonne pas, tu danseras, demain ? »

Le troisième soir, j'ai failli ne pas y aller. Mon cœur battait trop fort. J'avais besoin d'un remontant, et j'ai bu, trop bu. Je ne buvais jamais mais là, chez mes parents, j'ai piqué du rhum. Et j'en ai bu beaucoup. Jusqu'à ne plus rien sentir.

Quand je suis arrivée dans la salle, Paolo et Gabor jouaient déjà. Je me suis mise au premier rang, Gabor jouait en me regardant, il souriait. Je me sentais prise au piège, je le détestais. Comment pouvait-il me demander de danser pour lui ?

J'étais ivre morte, incapable de bouger. Les larmes me sont montées aux yeux. Avec sa musique Gabor accompagnait toutes mes émotions, son violon parlait à ma place, jusqu'à me donner des hallucinations. Ce que je pensais ou sentais, c'est le violon de Gabor qui me le dictait, une marionnette, dépossédée.

Alors je me suis enfuie.

J'ai couru jusqu'à la maison de mes parents, j'ai vomi devant la porte d'entrée et j'ai dormi comme une planche.

Raté.

C'est quand ils ont joué à Bourges que tout a vraiment basculé. Je suis partie en stop, toute seule, j'étais en avance pour le concert, et je les ai trouvés à la terrasse d'un café, à attendre l'heure de monter sur scène. Gabor m'a souri, m'a dit de m'asseoir avec eux. Il était gentil, doux, touchant.

— Bonjour, très jolie demoiselle qui boit trop. Quel plaisir de vous revoir. Vous êtes de plus en plus belle, si c'est possible. Je ne vous demanderai rien, pour ce soir, je vous le promets. J'aurais trop peur de vous faire fuir tel l'oiseau de sa cage, alors que j'aimerais, je crois, vous avoir près de moi. Asseyez-vous avec nous et partageons un verre.

Son accent était charmant, son français sonnait un peu désuet, sorti d'un conte.

J'étais tombée amoureuse et lui aussi.

Le soir, dans cette petite salle, vers le milieu de leur spectacle, Gabor m'a fait signe de monter sur scène. J'ai dansé pour lui, avec lui, j'ai aimé être sa poupée. J'étais pieds nus, en jean, torse nu. Gabor avait l'air heureux, et Paolo était hilare.

Quand je suis repassée chercher des vêtements chez moi, Gabor et Paolo m'ont accompagnée. Mes parents étaient désespérés, c'est sûr, je leur ai brisé le cœur.

— Gabor et Paolo m'ont proposé de rester, de danser pour eux. Je pars, maman, papa, c'est le plus beau jour de ma vie ! Ils sont en tournée pour au moins deux ans, je reviendrai vous voir, je vous le promets, ils ont besoin de moi pour danser, faire évoluer leur spectacle, c'est moi qu'ils ont choisie ! Je suis tellement heureuse !

Je faisais des bonds partout, c'était enfin arrivé !

On a travaillé beaucoup pour rendre le show professionnel, des heures de répétition, et je trouvais en moi une ressource inattendue, une force que je ne soupçonnais pas. J'ai commencé à maîtriser l'évaporation, la disparition, à transformer ma danse en musique, à écouter ces deux musiciens et connaître à la seconde près l'intention qui allait suivre.

Mon corps nu n'avait plus aucune importance, il n'était même pas là. Mon corps se transformait en esprit, volatil.

Et puis j'étais amoureuse de Gabor, et Gabor était amoureux de moi.

Je sortais de scène soignée, lavée.

C'est environ un an après notre rencontre que le spectacle s'est appelé *Le Cabaret de l'amour*. Puis nous avons rencontré Pierre et Pierre, les danseurs strip-teaseurs.

Le show se vendait bien. On a acheté notre camion, un traveller arrondi en inox. Nous y vivions toute l'année, c'est là que j'ai élevé mes enfants. Paolo voyageait avec nous dans une voiture break, qu'il avait aménagée pour pouvoir y dormir. L'équipe technique roulait dans un neuf places, avec le matériel, et dormait plutôt à l'hôtel.

J'ai dansé avec eux des années. Avec le temps, et grâce au violon de Gabor, j'ai appris à faire danser chacun de mes organes avec subtilité.

Paolo et Gabor m'ont fait une place, je n'en aurais trouvé aucune dans la vie si je ne les avais pas rencontrés. Je ne suis pas faite pour ce monde, pas plus maintenant qu'à l'époque.

Je souffre de disparition.

Par crises incontrôlables, mes contours disparaissent, ma peau ne remplit plus sa fonction, je perds mon enveloppe. Il n'y a plus rien entre moi et ce qui m'entoure, je suis vapeur, eau. Je ne suis plus. De la transpiration s'échappe de tous les pores de ma peau, elle est froide et sent mauvais. Je perds mon eau, parce que rien ne la retient. Un feu se déclare au creux de mon ventre qui menace de tout envahir. J'ai chaud comme dans un four. Ma nuque frissonne et devient raide. Tout mon être est paralysé, les mouvements sont impossibles, un cachot. Pourtant chacun de mes muscles veut s'enfuir, bouger, exister. La moindre respiration me fait suffoquer, l'oxygène ne reste pas dans mes veines. Il demeure au fin fond de moi une conscience d'être là qui se bat férocement contre le dragon.

Je retiens mes bras, mes jambes, qu'ils ne se détachent pas pour s'envoler et me laisser femme-tronc.

Je frotte ma peau, mes membres, parfois jusqu'au sang. La douleur infligée rappelle à ma peau qu'elle est là pour faire son boulot de protection, de séparation, de barrière. Je frotte, je frotte et j'ai peur que cela ne s'arrête jamais.

Ces crises sont interminables.

Le mouvement est impossible, l'immobilité est insupportable.

Gabor était un remède, une potion magique, il venait sur moi, me caressait, m'enveloppait. Il me disait qu'il m'aimait, qu'il était là, il m'empêchait de me faire mal, me tenait les mains, me promettait qu'il serait toujours là.

— Arrête, ma princesse, arrête de te frotter le corps comme ça, arrête, je suis là, tu es là avec moi, je te protégerai.

La chaleur de son corps m'apaisait, ses mains étaient douces et me ramenaient à la raison, avec gentillesse. Je sortais de ces crises épuisée, meurtrie, terrifiée.

Après la naissance-mort de Jésus, je perdais totalement un bras, je voyais l'un de mes pieds marcher tout seul, ma tête rentrait dans mon ventre.

Des crises d'une intensité mortelle.

J'ai toujours eu cette maladie.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **Avant d'arriver à la chambre 5, il y a le passage du pédiatre.**

J'ai un petit d'homme dans les mains et je suis en train de lui raconter la vie. J'adore faire ça, parce que les bébés répondent volontiers si on les écoute. Je sais écouter, j'ai appris. Interrompre un nouveau-né qui s'adresse pour la première fois au monde, c'est criminel. Dans la salle de soins, lieu « convivial » où les mamans viennent poser leurs questions, il y a toujours un bébé dont la mère meurt d'épuisement, et on papote.

Le pédiatre s'appelle Dr Mille, il arrive en ronchonnant, pas content.

— Pourriez-vous me dire, Béatrice, pourquoi je ne trouve pas le dossier de la chambre 1 ? Pourriez-vous me trouver le dossier de la 1 ? J'en ai besoin immédiatement. Il n'y a pas un dossier rangé à sa place, comme d'habitude ! Je n'ai pas que ça à faire, moi, trouver les dossiers.

— Bonjour, docteur Mille, je n'étais pas là hier... Alors, difficile de...

Il continue à marmonner dans sa barbe.

— Eh bien, et les dossiers, vous en avez fait quoi ?

Le petit d'homme que j'ai dans les mains pleure. Il a seize heures et j'ai dû interrompre notre conversation. Je réponds calmement :

— Je n'étais pas là hier.

— C'est incroyable ! On s'en va trois jours et c'est un bordel innommable !

Le Dr Mille ne s'adresse pas à moi en particulier, je pourrais être n'importe qui sous la blouse rose. Il cherche un dossier et je suis là, ce que je suis en train de faire n'a aucune importance à ses yeux. Il gesticule dans tous les sens. Les parents qui passent par là ont honte pour moi. Je me sens humiliée.

— Je ne sais pas où est le dossier, mais je vais le chercher, docteur Mille.

— C'est urgent, je vous prie.

J'ai les larmes aux yeux. Ça s'appelle la hiérarchie. On n'y peut rien et je suis très novice en la matière. Avant, personne ne m'aurait parlé sur ce ton sans risquer sa vie.

Autour d'un feu, tout le monde aurait dansé.

Pas de feu pour le Dr Mille.

J'obéis.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **Il me reprend d'avoir envie de danser.**

Entre deux chambres, ça me monte dans le corps, je retrouve certaines sensations, ça s'accroche d'abord dans le cœur, j'étire le bas de mon ventre et j'aspire mes organes, je respire tout ce que je peux. J'inspire dans ma blouse trop petite. Si je soufflais cet air d'un coup, la maison en pierre du troisième petit cochon volerait en éclats.

Je ne suis pas très adaptée au travail, et pourtant j'attaque la chambre 5.

La dame de la chambre 5 a un petit carnet rempli de questions. Elle note tout.

Dès que j'arrive, c'est le déluge.

— Combien de fois par jour dois-je laver mon bébé ?

— Combien de fois dois-je lui donner le sein ?

— Pendant combien de temps ?

— Vous pensez qu'il faut donner le sein jusqu'à quel âge ?

— C'est mieux de le baigner le soir ou le matin ?

— Je dois dormir avec lui ? Ça ne va pas lui donner de mauvaises habitudes ?

— Je peux le laisser pleurer un peu ? Combien de temps ?

— Est-ce que vous pensez qu'il faut faire des vaccins ? Lesquels ?

Quand ?

— Il vaut mieux une nounou ou la crèche ?

— On peut donner son lait ? À qui ?

— Quel genre de crème je peux mettre sur mon corps ?

— Est-ce que parfois mon bébé pleure pour rien ?

— C'est possible qu'il ait mal au ventre ?

— Est-ce qu'il voit bien ?

- Comment je sais s’il a froid ?
- C’est une bonne idée de lui caresser la tête quand il tète ?
- Il ne va pas devenir capricieux si je l’ai trop dans les bras ?
- Il y a un moyen pour qu’il fasse ses nuits ?
- Est-ce qu’il est sensible au bruit ?
- Je pourrai aller dehors avec lui ? À partir de quand ?
- Comment faudra-t-il que je le couvre ?
- En écharpe ou dans la poussette ?
- Si son papa veut lui donner un biberon, quel lait ?
- C’est une bonne idée de lui donner une tétine ?

Je donne une réponse à chaque question. Pendant ce temps, le bébé est posé dans son berceau le plus loin possible.

Et c’est moi qu’elle écoute.

Moi, l’autorité avec la blouse. Moi, la folle qui veut être normale. En toute logique. Elle n’entend pas son bébé qui lui parle. Je ne suis pas sûre que mes réponses vont arranger les choses, ce nourrisson a probablement une vision bien différente de l’histoire. J’imagine que, quand elle pensera à lui, plus tard, elle lui enverra mentalement une liste de questions qui n’obtiendront jamais de réponse, lancées à l’aveugle dans la galaxie de l’amour maternel.

— Est-ce que tu aimes le jambon ? Est-ce que tu as froid ? Tu t’es lavé ? Est-ce que tu m’aimes ? Tu es heureux ? Je te manque quand je ne suis pas là ? Suis-je une bonne mère ? Est-ce que tu fais de beaux rêves ? Est-ce que tu as peur ?

Si cette dame fait bien ce qu’on lui dit, elle sera une bonne mère.

Tant mieux pour elle.

Je me demande si elle avait le mode d’emploi pour faire l’amour.

Difficile à dire. Son compagnon lisait son journal. N’a pas levé le nez.

Ce qu’elle a, cette dame, c’est un carnet entier de grande et pure solitude.

Moi, j’écoute la peau. La peau livre les secrets. Prenez un bébé dans vos mains et fermez les yeux. Oubliez que vous avez peur parce que vous croyez que vous allez le casser. Fermez les yeux et écoutez la peau, les

muscles, l'ondulation des chairs. Laissez parler votre peau et laissez la peau du nouveau-né vous répondre. Vous entendrez une sonate de peau.

Je me souviens d'avoir reniflé mes enfants, de les avoir léchés, touchés, sentis avec la peau. J'ai reconnu leurs mouvements, je les ai nourris avec mon corps. Comme une louve, j'aurais pu les bouffer. Leur odeur me rendait folle, du réel désir de bébé. Une sensualité maternelle. Ils sont sortis de mon sexe parce que j'avais fait l'amour et ils se sont nourris de mon sein.

J'ai répondu aux questions.

Ce que l'hôpital préconise en ce moment changera bientôt, mais ce n'est pas grave.

L'hôpital a toujours raison et protège bien les bébés de la folie maternelle.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Ce soir, il pleut.

J'ai envie de parler à quelqu'un. J'ai passé tellement de temps à parler, à aider, à être là que j'aimerais parler à un vieil amant. J'aimerais trouver quelqu'un que j'intéresse encore, comme avant. En même temps, je n'ai pas envie de prendre mon téléphone.

Il fait nuit.

Il pleut.

J'ai bu quelques bières toute seule, dans le bar d'en bas. Mes enfants sont ailleurs. Grands. Ou chez des copains. J'ai trop bu. Sûrement. Et je voudrais parler à quelqu'un. Pas à n'importe qui. Pas n'importe comment. Et ça, ça n'arrive pas. Je marche plus doucement, sous la pluie. J'espère. C'est Paulo que je voudrais voir, ou Vincent... ou Mélodie.

J'avais des amis pour tous les moments de la vie, et puis les amitiés se sont estompées. Les amis ont leur vie, leurs amants, leurs enfants.

Il pleut, et j'ai beau ralentir, sentir chaque goutte, me dire que chaque goutte est une preuve de ma vie, je suis seule.

J'ai vu un nombre incalculable de personnes aujourd'hui, j'ai dit oui, j'ai dit non, j'ai dit bien sûr, j'ai dit je vais m'en occuper, on va prendre les choses en charge, je vais vous aider, ça va aller, ne vous inquiétez pas, ça va aller, tout va bien, je suis là.

Douze heures.

Et voilà.

Totalement seule.

Sous la pluie.

J'ai envie des bras de Gabor, j'ai envie d'être amoureuse à nouveau. Je n'ai jamais aimé personne d'autre que lui.

Gabor avait quelque chose d'un peu monstrueux. Un visage modelé pour être parfois un homme, parfois une femme. Selon les angles, les

regards, j'aurais mis quiconque au défi de deviner son sexe.

Son allure était bouleversante, Gabor était grand, mince, très mince. Le fait que ce long corps reste debout tenait du miracle, et sa féminité le rendait touchant. Gabor avait de longues mains fines et le bout de ses doigts de violoniste était un peu boudiné, tanné par les cordes. Le bout des doigts de Gabor était ultrasensible, des sondes. Son émotion entière passait par le bout de ses doigts, qui m'électrisaient chaque fois qu'ils m'approchaient. J'étais amoureuse du bout de ses doigts, capable de produire un son qui me remuait l'intérieur du corps.

Si un jour vous approchez un violoniste, vous comprendrez.

Gabor venait de Potsdam, ex-Allemagne de l'Est. Il avait appris le violon à l'école russe. Il avait travaillé chaque jour de sa vie son bout de bois.

Puis, quand la colère adolescente lui était montée à la tête, Gabor avait refusé le service militaire. Il avait dit non. Son arme, c'était son violon. Il s'était enfui, hors-la-loi, sachant que bientôt le mur tomberait, qu'il serait libre.

Ce sont des gitans qui l'ont accueilli. Sa *real family*, comme il disait. Son violon a changé, imaginez le son du violon chez les gitans le soir.

Après, la chute du mur, les punks, l'alternative, il appelait ça l'« arnaque ».

Gabor était plein de cicatrices et de tatouages. On aurait dit que son corps s'était cogné partout. Qu'il était tombé de toutes les falaises.

Gabor était cassé, fracassé, et j'aimais le prendre dans mes bras. Il posait sa tête sur mon sein. Il était doux, souple, fin.

Et puis il devenait homme.

Quand j'y pense, j'en ai des frissons.

Gabor était un excellent cuisinier. Il me préparait des repas somptueux, les présentait avec une délicatesse et un soin pleins de générosité. Nous ne mangions pas de viande, mais il accommodait les légumes comme personne, il cherchait les meilleurs partout où nous allions, et les transformait en pierres précieuses.

Gabor me nourrissait de diamants, de rubis, de jade.

Gabor était aussi maître de l'humour absurde, probablement parce qu'il naviguait depuis toujours sur un bateau qui n'allait nulle part. Il faisait des blagues idiotes, inattendues, irrésistibles.

Un jour, sur la route, Gabor fait monter un autostoppeur dans notre camion. Je conduis. Gabor ne lui adresse pas la parole, lui joue du violon et danse. Il danse à la manière d'une danseuse classique ridicule, tente les arabesques, les pointes et les ronds de jambe, en jouant du violon. Je le vois dans le rétroviseur, il est hilarant, et l'auto-stoppeur est décontenancé. Il essaie de ne pas regarder Gabor, qui virevolte autour de lui.

Au bout d'un certain temps, Gabor l'invite, à force de révérences et de simagrées, à faire avec lui des ronds de jambe, et les voilà partis tous les deux, danseuses étoiles éléphantiques, maladroitement et grotesques.

Je préviens Gabor que je dois m'arrêter à la prochaine station-service, et voilà qu'au son du violon descendent mes deux danseurs étoiles. Ils essaient de faire bouger tous les gens qu'ils croisent. Gabor attrape mes yeux et me fait rire, son spectacle de danseuse étoile traînant son otage d'auto-stoppeur est parfait. Pierre et Pierre, qui ne peuvent pas louper une occasion pareille de bien rigoler, se joignent à eux pour la grande farce.

Dans la station-service, j'ai dû attendre une bonne heure à pleurer de rire que Gabor et ma petite troupe cessent de faire danser comme à l'Opéra tous les pères de famille et les motards et les dames chic et les enfants qui se trouvaient là.

Gabor me manque.

Mais je vais rentrer chez moi maintenant, parce que je ne reverrai jamais Gabor.

Gabor m'a abandonnée et j'ai trahi Gabor.

Mon corps ne danse plus.

Mon amour est parti par la fenêtre, et il a emporté mes ailes.

Clouée au sol, fragile.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chambre 6.

En général, c'est la césarienne en urgence. La dame coupée en deux. Quand la chirurgienne lui a découpé le ventre, elle lui a aussi découpé l'âme. Mais les chirurgiens ne savent pas ce qu'ils découpent. On leur a appris la chair, la peau, l'utérus, le muscle.

Pas l'âme.

Ils ne savent pas du tout ce qu'ils font. Ils remettent une dame dans un lit, avec des agrafes elle a l'air entière.

L'opération s'est bien passée, la cicatrice est belle, le bébé va bien. Pourtant ils ne remettent pas l'âme. Le corps dans le lit est vide, et des petits bouts d'âme se trimballent partout. Il y en a par terre, que je piétine, il y en a dans la salle de bains, il y en a dans la sonde urinaire, dans la poche à pipi, dans la perfusion d'antalgique, dans la mauvaise haleine, dans la Bétadine, dans le drap plein de sang, sous le berceau du bébé.

C'est un spectacle ignoble. Des éclats d'âme collés au mur comme les morceaux de cervelle des suicidés par arme à feu. La dame me regarde, mais son regard est vide, son compagnon a une tête d'accident de voiture.

— On a vraiment eu peur... On n'entendait plus le cœur du bébé. Toute l'équipe s'est jetée sur moi. Quand ils ont commencé à opérer, je sentais tout, mais personne ne m'a écoutée. Personne ne m'a parlé. J'ai senti des mains dans mon ventre, je n'ai pas entendu le bébé pleurer. Il y avait le bruit des machines et l'anesthésiste qui râlait parce que les choses n'allaient pas assez vite. J'ai entendu merde, j'y arrive pas. Quand ils m'ont montré mon enfant, je n'ai pas pu le regarder parce que j'étais sûre qu'il était mort. Et maintenant, je n'ose pas le regarder. J'ai détourné la tête au moment de sa naissance.

Ses sanglots, des tsunamis.

— Même s'il était mort, j'aurais dû assumer, le regarder. J'ai été lâche, abominable. Je ne voulais pas le voir mort. Vous comprenez ? Mais je ne l'ai pas regardé. J'avais peur, on n'entendait plus son cœur. Et maintenant il est là et je m'en veux, et je lui en veux, je n'arrive pas à me dire qu'il est là. Qu'il est venu comme ça, qu'il a souffert à cause de moi. Je n'ai pas été à la hauteur, je l'ai laissé tomber au moment le plus important. Je n'ai pas réussi à le sortir. Je suis la seule femme de ma famille à avoir eu une césarienne. C'est toujours comme ça. Je n'ai pas réussi à le faire sortir, à l'aider, et je n'ai pas pu le regarder.

À côté, son compagnon pleure en silence. Des larmes coulent sur ses joues. Il est papa d'un joli petit garçon. Mais il sait qu'il ne recollera pas l'âme de la femme qu'il aime. On l'a déchiquetée sous ses yeux.

Il a tout vu, lui.

Une bombe nucléaire vient d'exploser dans son amour. Et tout ce qu'on lui a dit, c'est tout va bien, monsieur.

Le bébé dort.

Ses mains sont encore en apesanteur. Des mouvements très lents de ses doigts caressent l'air qui est encore de l'eau pour lui. Ses yeux sont fermés, il mettra longtemps à les ouvrir. Il reconnaît la voix de sa mère. Je me demande ce qu'il en pense.

Il s'est senti abandonné, il a eu peur de mourir. Est-ce qu'il s'est aperçu de la détresse de sa mère ? A-t-il ressenti de la rudesse dans les mains qui l'ont arraché à la chaleur des entrailles maternelles ? Il avait prévu une autre façon de naître, commencé la descente, en a-t-il la moindre conscience ? Ou remercie-t-il déjà la chirurgienne qui lui a sauvé la vie ? A-t-il l'intention de rassurer ses parents ? Peut-être ne sait-il même pas qu'il est arrivé. La trouille est-elle la première émotion qu'il a ressentie dans ce monde ?

Il dort, pour l'instant, c'est tout.

La mère continue :

— Est-ce que quelqu'un pourra me le garder cette nuit ? Je suis épuisée, le travail a commencé il y a plus de vingt-quatre heures et j'ai eu au moins dix heures de contractions superviolentes. Je ne me sens pas la force de m'occuper de lui. Je voudrais vraiment qu'on me le prenne. Vous avez une couveuse dans la nursery ? Je... je...

Elle fuit mon regard.

— J'ai besoin d'un peu de temps pour encaisser... J'ai peur de ne pas lui pardonner... S'il vous plaît...

Pour comprendre l'état de son corps, imaginez des coups de bâton. Partout. Longtemps. Fort.

Quand je sors de la chambre, j'ai des bouts de son âme collés sur les mains, j'en retrouverai un dans mes cheveux en rentrant chez moi. Elle distribue tout, n'importe comment, à n'importe qui.

Il faudrait laisser la porte de la chambre fermée pour qu'il ne s'en échappe pas trop.

À son départ, les femmes de ménage termineront de nettoyer. Certains morceaux finiront dans la poubelle de l'hôpital. Probablement dans le compartiment déchets toxiques.

Une autre arrivera.

Elle aura les mêmes mots et les mêmes douleurs.

Certaines, cela dit, ont une âme en béton, qui résiste à tous les scalpels. Ça arrive. Pas souvent, parce que la vie est dure et fragilise les âmes. Je me souviens d'une qui m'a dit :

— C'était rigolo ! J'ai eu l'impression qu'on me déboutonnait la peau. C'était très sexy.

Elle avait un beau sourire, un beau corps. Le bâton, pour elle, était de soie, le scalpel était doux et chaud, les mains dans son corps salvatrices.

— Je n'ai pas eu peur parce que j'avais confiance dans l'équipe, et dans mon bébé.

Oui, il y a ça aussi : le béton.

Comment on fait pour avoir une âme en béton ? Je ne sais pas. De quelle matière était fait son bébé ? Comment vivent les gens qui n'ont pas peur ?

J'imagine la scène si, en déshabillant mon âme, j'avais balancé du béton sur mon public.

## **J'aimais ma vie de danseuse de cabaret moderne.**

Sur mon passage tous les gens étaient brumeux. Il faut sans doute avoir été fracassé dans le berceau pour se retrouver, comme nous, à vivre dans un camion, consacrer sa vie entière à faire de la musique et danser. Nous étions des fugitifs, sans aucun doute. Nous voulions rire, nous avons trouvé là une place qui nous permettait de ne pas mourir à petit feu. *It's better to burn out than to fade away* était la devise de Gabor.

Naïfs, probablement, mais heureux.

Une petite ville de province, en France. Nous rentrons. Nous devons dormir à l'hôtel pour une fois. Les deux camions se suivent. Nous avons embarqué avec nous de nouveaux amis et une partie du groupe qui jouait avant nous.

À chaque feu rouge, on sort tous du camion et on danse comme des fous. En hurlant. Puis on remonte dans le camion quand le feu passe au vert. Nous nous perdons et ce jeu dure deux heures. Les véhicules ralentissent pour se retrouver au feu rouge et larguer leur cargaison de fous furieux, à poil, déguisés, parfois même scotchés les uns aux autres (vraiment, avec du scotch d'éclairagiste, le *gaffer*), et qui dansent comme des possédés devant le totem feu rouge.

Personne autour de moi n'est fait de béton. Personne. Mais au moins c'est clair. Et l'étrangeté n'est pas étrange.

Gabor a vu Pierre et Pierre le premier, au KOB, à Berlin, haut lieu de la culture alternative de l'époque. Les deux hommes étaient habillés en femme. Les mêmes costumes, les mêmes plumes noires, les mêmes

immenses bottes en cuir, les mêmes soutiens-gorge à paillettes argentées. Ils dansaient, sur le morceau de Bauhaus « Bela Lugosi is Dead ». Noir et perturbant. Ils étaient fascinants : leur danse était parfaitement accordée, leurs mouvements identiques. En fait, après quelques secondes, on cherchait le miroir. Comment faisaient-ils pour être à ce point ensemble ? C'était inhumain, impossible.

Pierre et Pierre partageaient la même âme. C'était ça, leur truc.

Nous avons tout fait pour les rencontrer, Gabor voulait les emmener avec nous, et c'est ce qui s'est passé. Leur mort brutale nous a tués. Ce prétendu accident de voiture, ce foutu platane a tout embarqué sur son passage.

Pour les distinguer, on a appelé Pierre Pierre le bleu, parce qu'il était dans la lumière d'une bougie bleue, et Pierre Pierre le rouge, parce qu'il était dans la lumière d'une bougie rouge. Ils venaient de Bruxelles.

Pour parler d'eux, après, l'idée était restée. Le rouge et le bleu.

Pourtant, à l'époque, on aurait encore pu les distinguer physiquement. Pierre le rouge était plus carré dans l'ensemble, avait les mâchoires plus dures, le corps trapu, quand Pierre le bleu avait quelque chose d'enfantin, de doux. Il avait des joues arrondies, un corps potelé et ses attitudes étaient presque féminines. Après quelques années, ils avaient grossi tous les deux, et les rondeurs leur donnaient la même forme.

Avec la mort précoce de ses parents, puis son addiction à la cocaïne, Pierre le bleu était devenu plus dur, plus méchant même, tandis que Pierre le rouge, lui, avait embrassé un rôle maternel et s'était adouci. Il s'était assoupli face à la dureté de Pierre le bleu.

Et, finalement, juste avant leur mort, personne à part moi et le reste du groupe n'aurait pu les distinguer. Personne.

Sur scène, ils faisaient un show époustouflant.

Leur chorégraphie était réglée au millimètre. La robe, les talons, le maquillage les rendaient indifférenciables et leurs virevoltes avaient des airs de tour de magie. Un miroir humain.

Personne ne pouvait plus savoir qui était qui.

Ils bougeaient à l'unisson, et leurs corps, peu gracieux, gras, gris, devenaient une attraction prodigieuse tant leur danse était parfaite.

Dans l'intimité de nos caravanes, pourtant, nous savions, aux cris, aux coups, que la chorégraphie n'était réglée que pour la scène.

Pierre le bleu était devenu d'une jalousie malade, et Pierre le rouge aimait traîner ses guêtres en fin de concert... Or en fin de concert traînaient systématiquement de jeunes hommes qui savaient ce qu'ils voulaient.

Pierre le rouge aimait être aimé, désiré, et faisait volontiers l'amour aux garçons perdus là. Pierre le bleu le savait et prenait de plus en plus de cocaïne. Ça le rendait fou.

Les tromperies et la cocaïne.

Les deux garçons se battaient à coups de poing, et certains soirs il avait fallu intervenir.

On les trouvait, en jarretelles, le visage dégoulinant de rimmel et de poudre bon marché, se hurlant qu'ils s'aimaient, se donnant des coups difficiles à dissimuler sous le maquillage du lendemain.

Ils étaient inséparables. Pendant les six ans qu'a durés notre vie commune, ces choses-là se sont répétées à l'infini.

Pierre le rouge coinçait un garçon venu là pour ça, Pierre le bleu, surcocaïné, ne le supportait pas. Alors Pierre le rouge balançait le premier coup de poing à Pierre le bleu. Et l'un de nous intervenait.

La semaine suivante était plutôt calme. Ils jouaient aux cartes, regardaient la télé. Et vivaient comme si de rien n'était. Mais ils n'ont jamais failli à leur show sur scène.

Une harmonie parfaite, avec le sourire.

Une complicité unique.

Pierre et Pierre adoraient provoquer le bourgeois dans son univers.

Ils faisaient des raids dans les quartiers chic, en général après une nuit blanche particulièrement chaotique. Ils se pointaient à la sortie des églises et commençaient leur show, comme sur scène, mais ils le terminaient en s'embrassant langoureusement et en se pelotant les fesses. Ils ont plusieurs fois dû s'enfuir à toutes jambes pour sauver leur peau. Quand ils rentraient, ils étaient superfièrs de leurs exploits et nous les racontaient par le menu, nous mimant la rombière, imitant à merveille le jeune catho offusqué. On se marrait vraiment, parce qu'ils racontaient bien.

Ils partageaient une âme en dentelle fine. Pleine de trous, soit, mais travaillée depuis si longtemps, avec tellement de patience et d'amour ! Pierre le rouge crochetait deux points, Pierre le bleu en crochetait deux... Un napperon d'âme pour deux personnes.

Du travail méticuleux, soigné, qui les liait l'un à l'autre comme aucune corde.

Du grand art.

Jusqu'à la fin.

Leur mort, qui était pourtant leur choix, nous a été insupportable. Le show avait longtemps existé sans eux, avant eux, et chacun d'entre nous les prenait un peu pour des clowns. Des clowns attachants, chiants.

En réalité, on ne les avait jamais pris au sérieux. Comme deux sales gosses intégrés à l'équipe, touchants, pénibles.

On n'avait pas compris qu'ils crochetaient un napperon d'âme pour nous tous.

Et que nos vies, avec leur mort, se trouveraient amputées. Que ce serait le début de la fin. Gabor, notamment, en avait fait ses amis intimes. Il filait dans leur camion dès qu'il le pouvait. Il les aimait. Gabor avait besoin d'une famille. Comme un bébé, son besoin de corps était enfantin.

Moi, mes parents étaient instits tous les deux. J'avais « des bases », une chance de survivre, de rentrer dans le rang, de devenir normale, une chance de m'adapter au monde, d'y trouver une place. Je n'avais pas passé l'intégralité de ma vie dans une caravane. Je savais que d'autres choses existaient. Pas comme Pierre et Pierre, ou Gabor, qui ont dû se faire pousser des ailes pour s'envoler et abandonner tout le monde.

Alors j'ai fait auxiliaire de puériculture.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **Mais j'aurais dû mourir.**

C'est comme ça qu'on se voyait, nous. *It's better to burn out than to fade away.* L'avenir n'est pas censé exister, on n'est pas censés devenir vieux, ni même pas très vieux. La vie doit continuer comme ça, ou s'arrêter.

Danser nue. Danser nue. Danser nue. Un rêve infini.

L'argent, on n'en parle pas. On a à l'époque toute une équipe technique qui s'occupe de ça. C'est vulgaire. Nous, on danse. On nous paie pour ça. On se paie même le luxe de faire des enfants dans ces conditions.

Mourir jeune, au sommet de sa gloire, ne pas se voir vieillir, ne jamais vivre la grande descente aux enfers, les lettres de motivation, le CV avec marqué dessus *1990-2003, danseuse nue.*

Le grand revers de l'underground.

Les amis qui ne vous parlent plus, parce que vous êtes devenue trop chiant, aigrie, effrayante. La question pétrifiante : mais pourquoi ça ne marche plus ?

Et faire face aux sourires, mi-pitié mi-condescendance, de ceux à qui vous dites que vous ne regrettez rien. Sans parler des soirées arrosées à la vodka, qui vous trouvent pathétique, déclarant votre amour et votre jalousie en même temps à un artiste qui ne vous a rien demandé.

J'aurais figuré dans une anthologie du rock'n'roll, une photo de dos, la plus belle paire de fesses des années grunge. Je n'aurais jamais vu la chambre 2. Je n'aurais jamais été nue quand il faut une armure. J'aurais été à ma place, dans une tombe.

Mais je n'avais pas envie de mourir.

Et j'avais mes enfants.

Deux. Deux vivants en tout cas.

J'ai perdu celui du milieu. Je ne l'ai pas perdu au détour d'un chemin. Je ne l'ai perdu nulle part. Il est mort. Parti. Né beaucoup trop tôt dans une caravane. On l'a enterré au cimetière du Père-Lachaise, dans un coin, la nuit, en cachette. Petit clandestin pour l'éternité. Un garçon. On l'a appelé Jésus, assez moche quand il est sorti de mon corps.

Ce sont les enfants vivants qui m'ont donné envie de vivre.

Comment aurais-je pu abandonner ces petits pieds, qui faisaient la nuit le trajet de leur couchette à la mienne, l'un derrière l'autre, en T-shirt trop grand ? Ce petit tip-tap qui allait me donner du bonheur pur, ces petits corps chauds, tout doux, qui venaient se blottir chacun d'un côté de leur maman. Mon corps ne connaît personne aussi bien. Mon corps et leurs corps sont pareils. J'ai tellement été heureuse avec ces deux petits dans mes bras, les mollets potelés, les boucles de cheveux, les odeurs de transpiration un peu aigres qui me donnaient des montées de lait. Ils ont tété aussi longtemps qu'ils l'ont voulu, très tard. Personne ne pouvait m'enlever ça. J'étais, à ce moment parfait, la personne la plus importante du monde. Et c'est pour ça que j'ai choisi la vie.

Et je me dis que si Marilyn n'avait pas enchaîné les fausses couches, elle ne serait pas morte non plus. Marilyn et moi, on est un peu pareilles. C'est sûr.

Combien de fois je pense à elle et je lui donne de mon bonheur de mère ?

— Tiens, celui-là, il est pour toi. Ce petit quart d'heure-là, ou Norma Maria Rose a lu sa première histoire à Roméo Farès, je te le donne, je t'envoie du bonheur dans ta tombe.

Je la soigne un peu de ses blessures qui, depuis toute petite, m'émeuvent jusqu'aux larmes.

J'ai toujours été en contact avec les morts, et avec les âmes. J'ai du mal à faire la différence entre mes rêves et ce qu'on appelle la réalité. Je vis des choses impossibles dans le monde où les gens marchent sur la terre. Mais personne ne peut m'enlever ce que je vis en ne bougeant pas.

Je suis un corps nu, comme vous.

Peut-être que c'était un souci, oui.

Je suis inadaptée à la vie qu'on me propose. C'est sans doute pour ça que j'ai fait ce que j'ai fait. Mais je ne voulais nuire à personne, croyez-le bien.

Parfois il me revient des souvenirs, et je suis incapable de savoir si c'est arrivé ou si je l'ai rêvé.

Je ne sais plus si Pierre le bleu est réellement venu me voir pour me dire adieu, si ces mots qu'il m'a dits, il les a vraiment prononcés :

— Tu crois que Gabor pourrait vivre autrement qu'avec toi ? Tu crois que tu pourrais vivre sans moi ? Tu crois que tu l'aimes au point que votre amour est plus fort que tout ?

Je ne sais plus. Je ne sais pas si j'ai répondu aux questions. Peut-être qu'il est venu me parler, mais je dormais.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **La chambre 7 va bien. Il faut le dire.**

C'est une très jeune et jolie dame métisse, avec des cheveux bouclés et longs, une peau cuivrée et un sourire épanoui et serein. Elle a mis sur le bout de ses seins des coquillages en prévention des crevasses, elle a un pantalon ample en soie jaune safran, ses ongles de pied sont faits, en doré. Elle a apporté une lampe en forme de lapin qui diffuse une lumière douce et accroché à la fenêtre une soie fuchsia qui donne à la chambre un éclairage magnifique.

Un coucher de soleil permanent.

Sa fille est adorable, ses vêtements sont très mignons, la taille est parfaite. Elle dort sur une peau de mouton. La dame boit une tisane et dans la pièce ça sent les plantes et les fruits, elle a des bracelets qui font un joli bruit quand elle bouge, son ventre est rebondi mais ferme et touchant.

Pas de vergetures.

Elle a apporté de chez elle un gros coussin, plein de couleurs.

Et son homme est là.

Il est torse nu dans le fauteuil, le bras entièrement tatoué, multicolore, un beau brun, pas rasé. J'en rougis. Honnêtement. Je n'ai plus d'homme à la maison. Et celui-là est idéal.

Elle a eu un accouchement rapide, une petite déchirure superficielle qui ne lui fait même pas mal.

Elle en est très contente. Et en plus ils écoutent une chanson de Tom Waits. Comme j'ai envie de rester là, avec eux ! Juste finir d'écouter le morceau.

— Excusez-moi, me dit-elle gentiment, y aurait-il un moyen d'être un peu moins dérangés par l'équipe médicale ? Est-ce que vous pourriez venir toutes ensemble pour les soins ? Parce que moi, ça va bien. J'ai juste besoin de calme, et il y a tout le temps une blouse qui passe, le repas, le ménage,

les soins, c'est agaçant. De toute façon, je mange ce que mon compagnon m'apporte, donc peut-être qu'on pourrait mettre un mot sur la porte ?

— Bien sûr, madame, il y a un écriteau *Ne pas déranger* prévu pour ça, vous pouvez l'accrocher à la poignée de la porte. Après, on fera ce que l'on peut. Il y a beaucoup de chambres et on ne s'organise pas toujours comme on veut.

— Peut-être pourriez-vous en parler à vos collègues ?

— Je ferai de mon mieux.

— Très bien, merci.

— De rien. Pouvez-vous juste me dire quand votre bébé a tété et si vous avez changé sa couche ?

— Oui, bien sûr, elle a tété au moins six fois depuis ce matin, mais je n'ai pas noté, ce n'est pas grave ?

— Non, pas de problème.

— Et je l'ai changée une fois.

— La couche était pleine ?

— Oui, bien pleine.

— Très bien, à plus tard, madame, n'hésitez pas si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Oui, bien sûr. Bonne journée à vous.

— Merci, à vous aussi.

Ce serait plus simple si c'était toujours comme ça. C'est certain. Je n'aurais pas grand-chose à faire.

Mais on en veut vite à ceux qui n'ont pas besoin de nous.

Salle de repos :

— Non, mais attends ! Elle se croit à l'hôtel, ou quoi ? Pour qui elle se prend ? Tu sais quoi ? Elle a laissé son plateau-repas devant la porte ce matin ! Tu te rends compte ? Elle voudrait pas un room service tant qu'on y est ?

— Moi, je ne vais pas me gêner pour lui faire remarquer que son drap sur la fenêtre, c'est carrément illégal. Si les pompiers voient ça, on se fait convoquer !

— Et puis son mec, là, il va mettre un T-shirt parce que je suis pas au boulot pour reluquer ses tatouages d'intermittent du spectacle. Je bosse.

— C'est dingue comme elles sont assistées, ces nanas. Des vraies princesses. Je t'enverrais tout ça au boulot, moi. Ils font quoi dans la vie ?

— Lui, il est réalisateur, et elle, elle est comédienne.

— Typique, et ça se fait tout rembourser par la Sécu ! Qu'est-ce que tu crois ? Des profiteurs, c'est tout ce que c'est.

Ils étaient beaux et heureux. Ils sentaient bon.

On aurait toutes préféré être à leur place plutôt qu'à la nôtre.

N'oublions pas les blouses horribles, en nylon, qui commencent à bien puer à la mi-journée, les gardes de douze heures, dans les tongs, les pieds gonflés, les cernes qui se creusent, les bijoux interdits, les bourrelets à cause de l'élastique à la taille qui serre trop, les ballonnements, le gavage au chocolat (merci quand même, mesdames) et les repas avalés en une seconde. L'âge, les bas de contention, les varices et les ceintures dorsales.

ET le salaire de merde.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **Danser.**

Le regard des autres sur moi, cette lumière qui me sortait de l'obscurité ont toujours été mon eau et mon riz, ma ressource vitale.

Pourtant, je me souviens que le regard des mamans à la sortie de l'école, quand Norma y allait de temps en temps, me mettait mal à l'aise. Mes vêtements, le goûter, (un reste de poulet par exemple), mes cheveux, mes talons, ma jeunesse, tout ça faisait tache, je le sentais bien. J'étais celle qu'on regarde de travers. Les autres mamans n'étaient pas du tout pareilles. D'abord elles étaient vieilles et moches. Et leurs cheveux ressemblaient à ceux de ma mère. Elles avaient des talons plats, et le goûter, c'était des pains au chocolat. On lisait sur leur front que les enfants étaient couchés à huit heures et demie tous les soirs, qu'ils mangeaient équilibré, qu'on leur avait appris à dire merci et s'il te plaît, qu'ils avaient une jolie chambre avec des jouets achetés dans des magasins, qu'ils étaient nés dans un hôpital, et même peut-être que ces dames avaient des amis médecins, qui les guidaient pas à pas dans l'éducation de leur progéniture.

Moi, j'avais un violoniste danseur étoile dans un camion, Pierre et Pierre qui se roulaient des pelles, Paolo, ses tatouages et conquêtes, un corps nu, et ma jeunesse.

Moi, mes enfants, c'étaient des sauvages. Et soudain, je n'étais plus qu'une vulgaire strip-teaseuse, une pauvre fille.

Je levais la tête et le nez, pour que cela ne se voie pas – je sais disparaître, moi, madame –, mais j'avais mal.

J'aurais aimé être une bonne mère, moi aussi, dans ces yeux-là.

J'ai dansé avec ma petite Norma dans mon ventre jusqu'à près de huit mois de grossesse. Ce n'était pas un problème. Mon corps était épanoui

mais ferme et je me sentais très belle. Et même mieux. Je me sentais la plus féminine des femmes. La reine.

J'avais fait quelques examens ça et là, dans différentes villes, sans réel suivi. Les analyses étaient bonnes, j'allais bien. Gabor disait que ces histoires de médecins, ça ne servait à rien, qu'autrefois on faisait des bébés sans ces conneries, que de nos jours on voulait tout contrôler, mais qu'on ne contrôle pas la vie. Il ne m'encourageait pas à rencontrer le corps médical. Gabor disait si tu le sens bouger c'est qu'il est vivant et que tout va bien. J'étais jeune, ça m'allait. Les médecins me culpabilisaient, comme les mamans de l'école. Leur regard sur moi était méprisant, plein de pitié. Je ne les aimais pas du tout. Ils me donnaient le blues, l'impression de tout mal faire.

— Mais, madame, ce n'est pas une manière d'élever un enfant, d'être sur la route, de cette façon, toute l'année. Un enfant a besoin de repères et d'un nid douillet pour s'épanouir. Enfin, ce n'est pas moi qui vais l'élever, ni rendre des comptes, mais j'aurai fait mon travail.

Quand il s'était retrouvé hors la loi en RDA, Gabor avait été accueilli par une famille de gitans, qui vivaient près de Berlin. Une vieille accouchait les femmes de la communauté, c'est ce qu'il m'avait dit. En réalité, la plupart donnaient naissance à leurs enfants à l'hôpital. Il m'avait convaincue de faire naître notre bébé avec elle. J'avais accepté, j'y croyais même. Il m'avait dit qu'il considérait cette femme comme sa mère, que c'était le plus beau cadeau que je pouvais lui faire.

Gabor n'avait plus aucun contact avec sa vraie famille.

Nous avons déplacé la troupe vers Berlin, les deux camions et la voiture de Paolo – l'équipe technique était rentrée –, et on a attendu l'arrivée du bébé.

La vieille gitane était très gentille, elle me préparait des potions et des victuilles qui devraient m'aider à accoucher. Elle touchait mon ventre et souriait. Je devais aller la voir chaque jour.

Tout allait bien.

Quand les premières contractions ont annoncé l'arrivée de Norma, Maria, Rose, je l'ai retrouvée dans la caravane. Cette vieille femme était sédentarisée depuis longtemps et vivait aux abords de Berlin dans un camp réservé aux gens du voyage et à quelques alternatifs berlinois en mal

d'authenticité. Des caravanes à l'ancienne, en bois, peintes de mille couleurs bohèmes. Des tissus, des coussins, des grigris partout.

Sa façon de m'accueillir avait changé. Elle avait un air sérieux, et grave, et triste.

Elle m'a fait peur.

Elle savait, elle.

Moi, je ne savais rien. Gabor m'avait laissée seule, pour cette affaire de femme.

Il ne savait rien lui non plus.

Je me suis assise sur un drôle de lit et elle a commencé à chanter en russe, à masser mon dos, mon ventre. Je suis rentrée dans une espèce de transe, tout ce que je pouvais rassembler de moi-même allait se réfugier dans ce chant, suivant la litanie, les contractions, les mains de la dame.

La douleur est inoubliable.

Le sentiment de trahison aussi.

Les cris de mon corps étouffés par l'oreiller, le sexe qui va exploser et cette vieille folle qui me massait, là, avec des huiles, et criait et chantait.

J'ai cru mourir dans les mains de cette vieille sorcière. Et, honnêtement, j'ai senti qu'elle éprouvait du plaisir à me voir souffrir.

Alors, ma belle, ça calme, hein ? semblaient me dire ses petits yeux sadiques. On fait un enfant à Gabor et après on pleure ? Hein ? Mais on croyait quoi, ma belle ? Que Dieu allait rester comme ça sans rien faire ? Et sa voix, son chant, cette façon de m'aider quand je croyais mourir, comme on tend un bras en feu à un noyé.

Cette femme croyait au péché, quand je n'avais jamais rien fait de mal.

Cette femme me punissait, et je ne savais pas de quoi.

Cette femme était un monstre à mille têtes chantantes et à mille mains massantes ou torturantes.

Quand Norma est sortie de mon corps, j'étais presque évanouie. Je ne sentais plus rien, je n'étais plus rien. La sorcière avait plongé ses mains dans moi pour l'attraper. Et elle faisait non de la tête, comme pour dire ah ! les jeunes, ça sait plus faire les enfants tsss tss tss, ah ! Gabor, le beau Gabor a fait un enfant à une femme sans courage, qui meurt au premier bébé... ah, si le père de Gabor voyait ça !

J'ai eu de la fièvre pendant quinze jours, une fièvre de mourante.

J'étais mourante. Délirante. J'aurais dû aller à l'hôpital, c'est évident...  
Mais j'avais vingt-deux ans.

Et j'étais la femme de Gabor, l'homme.

Et la sorcière m'apportait des bouillons.

J'avais surpris Gabor très en colère, disant à la vieille qu'il fallait m'emmener à l'hôpital. Qu'il ne voulait pas me voir mourir. Mais la vieille l'avait convaincu d'attendre encore deux jours. Gabor, ce jour-là, s'est excusé. Il m'a dit que plus jamais il n'aurait recours à cette vieille femme, et qu'à l'avenir j'irais à l'hôpital. Gabor avait eu peur. Mais les hommes comprennent toujours les choses trop tard.

Je lui en ai voulu à mort de ne pas s'être posé la question avant.

Et je me suis haïe d'avoir remis mon corps entre les mains de l'obscur.

Pendant que je me rétablissais, Norma avait tété une gitane qui avait eu un bébé à l'hôpital et qui donnait le sein. Quand j'ai été remise, on me l'a donnée, elle a tété mon sein, qui a bien voulu faire du lait pour elle (ce qui me paraît impossible maintenant que j'ai appris nombre de choses sur l'allaitement), et je ne l'ai plus quittée.

Plus du tout.

Elle est restée collée à moi. Toujours.

Et elle n'accouchera pas ignorante.

Et Dieu n'interviendra jamais dans sa vie de femme.

Je le jure.

Norma a été accueillie par Pierre et Pierre, et Paolo, et Gabor, et tous les nouveaux amis qui vivaient dans les caravanes. Certains ont apporté à manger, d'autres des vêtements de bébé, d'autres un petit lit en bois sculpté, d'autres une couverture brodée, ancienne, que j'ai toujours. C'était l'été, et j'aimais rester sur le lit avec Norma, toutes fenêtres ouvertes, la regarder, lui parler et lui donner le sein. Norma était merveilleuse. Les bougies nous éclairaient, la lune aussi.

Gabor jouait du violon pour nous, des sons graves, profonds, et des bouffées de bonheur me montaient dans le corps, me noyant délicieusement.

Un petit matin, Gabor me croit endormie. Il prend Norma dans ses bras, il lui parle.

— Petit oiseau de paradis, mon rossignol aux lèvres roses, ma fille chérie, mon amour, tu es la plus belle du monde. Tu le sais que tu es la plus belle du monde, petite princesse ? Tu seras belle et intelligente comme ta mère. *Ich liebe dich*, petit être fragile et fort, *Ich liebe dich*.

Je l'entends qui l'embrasse, et Norma fait des petits sons. C'est un moment doux, éclairé par la lumière du petit matin comme si une armée d'éclairagistes avait travaillé la scène durant des mois.

Nous sommes restés à Berlin jusqu'en septembre, ensuite nous avons repris la route.

Tranquillement d'abord, quelques dates, quelques festivals incontournables, puis la vraie tournée à partir de janvier. Pendant les spectacles, Norma restait dans les bras de Phiphi, le tour manager. S'il devait intervenir sur scène (une corde cassée, un câble arraché), il le faisait avec Norma contre lui, dans une écharpe. Phiphi était un garçon adorable, gentil, il était vraiment mignon avec elle. Tout le monde avait adopté ma princesse.

Je n'étais pas une mauvaise mère. J'étais une femme nue.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **C'est pour ça qu'à la chambre 10 j'ai toujours de la colère.**

J'y ai vu des fantômes, des femmes qui n'avaient plus de volonté de femme, des femmes manipulées, des femmes qui subissaient la maternité. Je me souviens d'une qui avait accouché la veille de son cinquième enfant en trois ans. Elle avait un nouveau-né, des triplées de dix-huit mois, et un garçon de trois ans. Cette femme était une vieille écorce vidée de sa substance. Une branche toute maigre couchée dans un lit, sèche, triste, résignée. Quand on s'adressait à elle, elle prenait un air étonné parce que ça lui rappelait le temps où elle existait. Ses convictions lui intimaient l'ordre de disparaître derrière une ribambelle de mômes qu'elle ne pouvait pas élever parce que l'appartement était petit (une pièce) et que son mari était au chômage. Mais une force surnaturelle avait fait venir la vie dans son utérus, et elle devait l'accepter. Son utérus, son vagin, son sang, ses trompes de Fallope, ses ovaires, son cœur, son amour lui appartenaient à peine, parce que, bien que logés dans le corps qui portait son nom, ils obéissaient en réalité à une substance inconnue de toutes les sciences et qui ne filait jamais un coup de louche pour payer la nourriture, la nounou, les vêtements, la voiture, les vacances.

J'y ai vu des femmes excisées, mutilées par leur propre famille au point de boiter pour le restant de leurs jours.

J'y ai vu des enfants conçus dans le viol des mariages arrangés.

J'y ai vu des femmes qui arrivaient à cacher à leur mari leur troisième césarienne et suppliaient l'équipe de leur trouver un moyen de contraception efficace et invisible, la quatrième pouvant leur être fatale.

J'y ai vu des procureurs de la République appelés au milieu de la nuit pour donner l'ordre de sauver une mère et son enfant.

J'y ai vu des bébés sans mère, nés sous X parce que conçus hors mariage. Abandon d'enfant nécessitant la complicité de toutes les femmes de la famille.

J'y ai vu des femmes sans visage.

J'y ai vu des femmes sans cheveux.

J'y ai vu des femmes brisées par la peur.

J'y ai vu des femmes, pourtant. Toujours.

Mais j'ai bien compris que ce n'est pas mon boulot de dire ou même de penser quoi que ce soit. Je fais très bien comme si je ne voyais pas, comme s'il était possible de ne pas voir ce qui cherche tant à se montrer.

Je leur parle comme si de rien n'était. Je suis une femme respectueuse de tout.

Je souris à des cadavres, je regarde dans les yeux des esclaves.

J'étais nue, tous les soirs. Pour des femmes et des hommes.

J'ai exposé mon corps comme la plus respectée et la plus noble des choses du monde.

Alors, évidemment, il y a une sorte d'électricité qui passe entre nous. Des éclairs de vagins et de seins, des orages d'ocytocine, des pôles positifs et négatifs de menstrues, des explosions de progestérone.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **La vie a continué, les concerts, la route.**

Nous passions des heures à rouler. Afin que je puisse dormir et m'occuper de Norma, c'est Phiphi, le tour manager, qui conduisait. Gabor ne voulait pas conduire. Dans le camion, nous avions notre chambre aménagée et Norma avait, dans un compartiment différent, son petit lit en bois sculpté. Elle grandissait bien, elle était belle et vive, et dansait au son du violon de son père.

Les dates s'enchaînaient, de grosses salles, de supercachets. Notre petite troupe était euphorique, elle parcourait l'Europe dans tous les sens, participait à tous les festivals. Je pourrais encore danser notre heure et demie de show, sans une erreur. Ce spectacle est ancré dans mes muscles. Je me produisais tous les soirs en me consacrant à chaque seconde pour être exactement dans l'instant présent. Je maîtrisais précisément chacun de mes mouvements, chacune de mes respirations, chacune de mes intonations.

Souvent, après le spectacle, une foule venue nous voir se presse à la sortie. Des amis ou des journalistes, des fans.

C'est l'été, nous venons de donner une représentation dont nous sommes particulièrement contents, la faune spectatrice a été électrique, démonstrative, disons. Un ou deux jeunes gars survoltés ont fini nus sur scène, d'autres sont montés pour se jeter dans le public hurlant.

Quand la sauce prend comme ça, nous sommes littéralement électrofilés, Gabor et Paolo se sourient à s'en décrocher la mâchoire. Paolo devient fou furieux derrière sa batterie, un titan, il hurle en jouant, il transpire à grosses gouttes sur les toms, et pourtant son jeu garde une finesse de fil de soie. Sa rythmique avance tel un train, toujours devant, émoustillant les muscles de l'intégralité du public. Il fait danser les gens, sa cadence est irrésistible, il leur rappelle que tout est rythme, de leur marche à leur façon de mettre le

couvert, à leur petite manie de tapoter sur le volant quand ils conduisent, à la façon de bouger leurs mains sur un corps qu'ils aiment. La vie est rythme.

Gabor, lui, est un esprit. Son violon vibre comme une voix, et les émotions s'y installent. Il trimballe son public dans un jardin bucolique au printemps, puis l'emmène dans une jungle humide, pour lui rappeler brutalement la mort d'un ami proche et combien en fin de compte cet enterrement a eu quelque chose de joyeux. Puis il caresse, amuse, il devient douceur, la douceur de votre mère et l'odeur du chocolat chaud quand vous êtes rentré de l'école un après-midi de neige. Enfin, il vous plonge dans le moment le plus torride de votre vie, l'amour le plus sensuel. Gabor fait défiler une vie entière chaque soir.

À eux deux, Gabor et Paolo vous prennent par la main et vous promènent dans vos émotions les plus enfouies. Et ils me fabriquent un tapis volant. Je n'ai qu'à me reposer sur leur musique, poser mes pieds et laisser faire, aller avec eux partout où ils vont et danser, et danser je sais faire. Pierre et Pierre ajoutent le suspense, ils sont inquiétants, surnaturels, sexuels, dérangeants.

Un de ces soirs, donc, nous sommes particulièrement contents de nous. L'euphorie est palpable. Notre camion est garé derrière la scène, c'est un gros festival, en Espagne, je crois.

Gabor propose à tous les gens présents de venir boire dans notre camion l'« élixir du bonheur » (une gnôle polonaise ultraforte). Nous sortons la table, les coussins, Pierre et Pierre apportent leur grand fauteuil, des gars de l'organisation du festival nous prêtent des chaises. On allume des bougies un peu partout. Nos verres sont en cristal (Gabor fait les brocantes), et la gnôle commence à tourner. Les yeux sont illuminés, des sourires éclairent tous les visages que croise mon regard. Les anecdotes de tournée fusent, les rires, les pas de danse. Norma est dans mes bras, elle observe tout de ses grands yeux. L'air est chaud, Pierre et Pierre nous font quelques sketches dans lesquels ils disent les mêmes mots au même moment, en faisant les mêmes gestes. Ils nous subjuguent. On applaudit et on rit. Alors Gabor sort son violon et nous la joue tzigane triste, et chacun y va de ho ! et de yah !

Je suis affalée dans les coussins, ma princesse est contre moi. Tout est lumineux mais doux, je caresse les boucles de ses cheveux. Puis les sons s'éloignent, une brume diffuse, je me détache peu à peu du monde qui m'entoure parce que quelque chose m'appelle de l'intérieur. Une sensation

pas si nouvelle prend forme, un vague souvenir se dessine dans mes pensées, un tiraillement dans les seins, une bulle qui claque dans mon ventre, mon estomac qui se contracte.

Les contours de cette sensation deviennent plus précis.

Je suis enceinte.

Je regarde jouer Gabor, je caresse les boucles brunes de ma fille chérie, la lumière des bougies fait vaciller Pierre et Pierre enlacés.

Je m'endors.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **La chambre 8, c'est la dame qui a perdu un bébé.**

Avant.

Celui d'avant.

Et elle ne l'a pas perdu dans les bois ou au détour d'un chemin elle non plus. Non.

On lui a proposé de ne pas continuer sa grossesse parce que l'enfant était atteint d'une maladie terrible, qui ferait souffrir tout le monde et lui en premier. Cette jeune mère en était à cinq mois et demi de grossesse quand on lui a annoncé ça. Un gros bidon, plein de prénoms de garçon dans la tête, peut-être même un lit, une chambre, des vêtements, une crèche, une école, une poussette, du désinfectant pour le cordon, une crème pour ne pas avoir mal aux seins, un soutien-gorge d'allaitement, une chemise de nuit pour la maternité.

Ce qu'elle a pleuré, ce jour-là, dépasse l'entendement, si l'on n'a pas soi-même vécu la mort d'un bébé, si malade ou monstrueux soit-il.

Le cerveau passe de oui à non en une fraction de seconde et c'est de l'énergie nucléaire qui le fait trembler dans la boîte crânienne. Les yeux sortent de leurs orbites parce qu'ils ne veulent pas voir ça. Le ventre se retourne et vomit, les jambes lâchent, ne tiennent plus rien.

Et les mains – parce que ce sont des mains et que les mains sont les extensions du cœur –, les mains caressent le ventre. Les mains aiment encore ce petit bébé qui a ses vêtements, qui doit aller à la crèche, qui fera du piano... et qui va mourir.

Avec le papa, elle réfléchit et choisit de ne faire souffrir personne. Le diagnostic est formel. Aucune chance de rémission, atroces souffrances. Alors on lui donne rendez-vous à l'hôpital.

Et on déclenche un accouchement. Une péridurale. Avec une sage-femme, un poussez poussez madame, et un bébé vivant ou mort, c'est selon, mais qui meurt très vite. Par l'opération du Saint-Esprit, comme on dit.

On lui met le bébé dans les bras. On le nomme. On l'enterre. On écrit son nom sur le livret familial. C'est sa première gestation. Zéro parité.

Sur le dossier : *1 gest./0 par.* Naissance d'un enfant né sans vie.

On lui envoie une armée de psys, tous ultraspécialisés dans le deuil périnatal. On lui donne des rendez-vous pendant un an au moins.

Pour être sûr.

Parce que ces femmes-là sont de grandes traumatisées. On les invite à des groupes de parole, dans des associations. Elles rencontrent des femmes qui ont vécu ça plusieurs fois (ça arrive !), qui s'en remettent, puis font des enfants qui vont bien. Qui vivent avec tous les petits fantômes. Et tous les petits vivants. Finissent en famille carrément nombreuse, hyperactives dans les associations.

Un soutien.

À la chambre 8, il y a dix-huit mois mourait un petit Adam.

Et il y a trois jours est né un petit Aimé.

Or cette jeune femme que je soupçonne d'être plus dans mon camp côté réalité que dans celui des gens « raisonnables », elle ne sait plus qui elle a dans ses bras.

Elle ne peut pas dormir.

La dernière fois qu'elle a dormi, son bébé était mort et enterré quand elle s'est réveillée. Alors là, celui-là, elle veut le garder vivant en ne dormant pas.

Et puis elle veut bien le nourrir mais le lait ne vient pas. Rien. Elle est sèche. Le bébé tête et tête et tête et hurle de faim. Il repousse le sein, le dévore, le lâche, hurle encore. Ses bras et ses mains deviennent incontrôlables, il se mange le poing en pleurant, il est impossible à calmer. Elle veut allaiter parce que c'est mieux pour lui, et que cette fois elle veut tout réussir.

Elle a eu une césarienne, pour « non-progression » de l'enfant.

Elle me dit qu'elle vit tout comme un échec, qu'elle se sent nulle.

Elle me dit qu'elle ne supporte tellement pas l'idée de perdre ce bébé qu'elle ne supporte pas l'idée de le sentir vivant.

Elle me dit que si elle laisse tomber l'allaitement, ce sera comme si ce bébé n'était pas le sien. Comme si n'importe qui pouvait en être la mère et s'en occuper mieux qu'elle.

Elle me dit qu'elle revit la catastrophe de la naissance/mort d'Adam. Qu'elle ne peut pas imaginer que son enfant est vivant, parce que, dans ce cas, pourquoi l'autre serait-il mort ?

Elle dit que parfois elle pense qu'on lui a menti, qu'on s'est trompé pour l'autre, que si elle avait poursuivi sa grossesse elle aurait peut-être eu un beau petit garçon, comme celui-ci, et que du coup celui-ci ne serait pas né.

Elle devient folle, il faut l'aider.

Elle dit qu'elle regrette, depuis le début, que si c'était à refaire elle ne ferait pas d'enfants.

Je ne sais pas si c'est un passage obligé, mais quand on a perdu un bébé on se rend compte qu'on peut donner la mort.

C'est une possibilité. Donner la vie/donner la mort. Donner la vie donner la mort.

Le corps peut fabriquer l'un ou l'autre. Pas forcément par notre faute, pas du tout notre décision. On est dépossédé du choix.

Tu voulais un bébé vivant ? Tu en as un mort. Tu voulais un bébé mort ? Il est vivant. Tu as un bébé vivant ? Il peut mourir.

On ne pense pas assez à la mort quand on donne la vie.

Ou plutôt, on nous interdit de penser à la mort. Les pensées morbides voient appliquer les psys et autres magiciennes de la normalité.

Pourtant, quand on a perdu un bébé, la mort reste en nous pour toujours tel un organe vital et on sait, mieux que quiconque, ce qu'est la vie.

La dame continue.

— Je crois qu'il a faim. On peut lui donner du lait ? Parce que je ne veux pas l'affamer, quand même. Et puis est-ce qu'on pourrait me montrer comment lui donner un bain ? Il faut le mesurer aussi. Mon compagnon est parti le déclarer à la mairie. Je... je... Vous croyez que je dois lui raconter son... son frère ? Je dois lui dire quoi ? Est-ce qu'on choisit de garder ça pour nous ?

Elle s'excuse de prendre mon temps précieux avec ses histoires, elle l'aime, son bébé, c'est sûr, elle s'est retrouvée un peu perdue ce matin, ça

lui a fait du bien de parler avec moi, elle me remercie, des larmes coulent de ses yeux. Elle me demande si donner le biberon, c'est si grave que ça, son compagnon n'est pas trop pour l'allaitement de toute façon. Avec tout ce qu'on dit sur les labos, elle avait peur de le nourrir de produits chimiques dangereux. Elle se doutait que ce serait difficile d'accueillir Aimé, mais ça lui est tombé dessus d'un coup ce matin, une vraie panique.

Son enfant est calmé dans ses bras, elle lui caresse le dos.

Je souris, il y a de l'espoir.

J'aime l'espoir.

Mais j'ai le ventre qui se retourne, l'impression de voler et des frissons dans le cou et j'ai du mal à respirer. La mort s'est approchée trop près de moi.

Je pense à mon petit Jésus, tout seul, au Père-Lachaise, sans nom, sans rien. Un rosier. Une fleur. Ma mort.

Je fonce aux toilettes.

Je me noie.

Mes jambes, mes bras, mon ventre me frottent, le petit feu au creux de mon sternum se réveille, il est menaçant. J'ai chaud mais ma sueur est froide. Je ne pourrai jamais sortir de là. Ma respiration est courte, mais les larmes ne sortent pas.

Il faut arrêter. Je ne sais pas quoi, mais il faut que ça s'arrête.

Comment font les autres ?

J'ai honte de ma fragilité, enfermée là, seule, j'ai honte d'être une incapable.

## **Jésus est mort dans mes mains.**

Je ne suis pas sûre de l'avoir vu vivant, en fait, il est né mort.

Il est arrivé beaucoup trop tôt, pas du tout prévu. Un genre de minuscule être humain, ensanglanté. Mais il avait un visage, une bouche, des bras, des jambes. Un début d'humanité, mort.

Nous étions en banlieue parisienne, au festival Rock en Seine. Je me savais enceinte, et j'estimais ma grossesse à plus de trois mois. Je me sentais mal depuis le matin, j'avais des douleurs au ventre, des frissons. Et j'ai commencé à saigner. Un tout petit peu d'abord, puis franchement. Du sang rouge, très rouge.

Gabor était très inquiet, il voulait annuler le concert. Il avait eu tellement peur pour moi à la naissance de Norma que là il était comme un fou. Il tournait en rond dans le camion, fumait cigarette sur cigarette. Norma était endormie dans son berceau, elle avait huit mois.

Tout à coup, la douleur dans le ventre m'a fait l'effet d'un poignard, pliée en deux. Quelque chose voulait sortir de moi, quelque chose de gros, et visqueux, et Jésus est apparu, et j'étais pleine de sang.

Gabor a tout vu. Nous étions tous les deux complètement hébétés, et les draps rougissaient à vue d'œil. Gabor a pris le volant, n'a même pas eu le temps de dire aux autres qu'on partait, qu'on annulait. Direction Paris. Gabor m'emmenait à l'hôpital, comme pour me dire cette fois-ci j'ai compris, je t'emmène dans le meilleur établissement de soins du monde.

En arrivant aux urgences, bien sûr, on nous a pris pour des fous.

J'avais trouvé une petite boîte qui traînait sur la table et j'avais mis dedans la sorte de bébé. J'aurais eu du mal à le jeter dans les toilettes, ou à la poubelle. J'avais découpé un bout du drap autour de lui et je l'avais enveloppé dedans, je ne voulais pas trop le toucher avec mes mains. Au bout de son cordon ombilical, il y avait un gros morceau, on aurait dit du

foie, un bout de son placenta, je me suis dit. Je saignais vraiment beaucoup et je commençais à me sentir très mal.

Norma ne s'est pas réveillée.

Quand ils sont venus me chercher dans le camion, je perdais connaissance, de douleur, de fatigue. J'avais peur, et mes membres commençaient à se détacher de moi. Ils m'ont embarquée sur un brancard et emmenée directement au bloc, pour arrêter l'hémorragie.

Quand je me suis réveillée Gabor n'était plus là, j'étais seule, dans une immense salle très froide, entourée de gens pleins de tuyaux. Des infirmières (j'imagine) affairées.

Personne ne m'a parlé avant une bonne heure.

Quelqu'un est finalement venu, a regardé ce que les machines disaient de moi, n'a pas pris la peine de m'adresser la parole, mais je l'ai entendu dire au téléphone :

— Elle est OK. Vous pouvez la monter en chambre.

Ils sont venus me chercher, des brancardiers. L'un d'entre eux m'a souri, je le remercie encore, parce que je me demandais si j'étais toujours vivante, d'être comme ça, transformée en chiffres. Ils m'ont installée dans une chambre. Et puis plus rien. J'ai attendu. J'avais mal, mais je ne saignais plus. Gabor et Norma me manquaient, j'ai pensé qu'ils avaient dû aller manger quelque chose. Je me sentais seule. Ce monde était froid, blanc, lisse, rien de beau ne semblait jamais pouvoir arriver, la page semblait condamnée à rester blanche, un espace entre deux, vide pour toujours.

Quelqu'un est entré, sans frapper, et s'est présenté comme étant une psychologue. Cette femme m'a demandé comment je me sentais, si elle pouvait m'aider. Je lui ai dit que je voulais rentrer chez moi, voir Gabor et Norma, que je n'étais pas bien ici, que j'étais triste d'avoir perdu mon bébé. Elle a dit votre maison, c'est un camion, n'est-ce pas ? Et vous élevez déjà un petit enfant dedans ? Cette vie sur la route, est-ce que c'est vraiment adapté à des grossesses ? Vous comptez scolariser votre fille un jour ? Et votre compagnon, il est gentil ? Je veux dire, il n'est jamais violent ? Quant au fœtus qui est mort hier, vous l'avez gardé. Qu'allez-vous en faire ?

Un vrai flic. Encore une qui me torturait à me trouver un peu trop pas pareille. Encore une qui voulait « aider ». Je lui ai dit que tout allait très bien, qu'on était très heureux, que je voulais rentrer chez moi, que Gabor était un homme merveilleux.

Elle n'en a pas cru un mot.

Elle a noté un truc dans son dossier et m'a dit au revoir, mais j'ai entendu pauvre fille, je lui ai répondu au revoir, mais j'ai pensé connasse.

Voilà, j'avais envie de pleurer. Cette femme m'avait humiliée, et elle le savait. Elle m'avait dit mademoiselle vous n'avez pas de place ici-bas, c'est pour ça que votre enfant est mort. Les filles comme vous sont condamnées à errer toute leur vie, vous êtes maudite.

J'ai commencé à me frotter les bras, et le cou, et les oreilles.

Gabor, reviens vite s'il te plaît.

Ce n'est pas Gabor qui est arrivé ensuite, c'est une femme, d'une cinquantaine d'années, les cheveux courts, et les yeux bleus presque violets. Quelque chose était extrêmement joli au fond de ses yeux, dur aussi. Une femme qui en avait vu d'autres. Elle avait l'air d'une belle aventurière qui revient de la guerre du Vietnam. Elle m'a regardée droit dans les yeux.

— Bonjour, mademoiselle, m'a-t-elle dit, je suis le Dr Marie, gynécologue, c'est moi qui vous ai opérée cette nuit. Tout s'est bien passé. J'imagine qu'après tant d'émotions vous n'avez qu'une envie, retrouver les gens qui vous aiment ?

— Oui.

— J'ai parlé dans la nuit avec votre compagnon, il était très inquiet pour vous, et votre petite Norma est adorable, une magnifique petite fille.

— J'ai besoin de lui.

— Il va arriver, je pense, je crois qu'il est juste parti manger. Vous vivez sur la route ? Danseuse, c'est ça ?

— Oui.

— Quel beau métier ! Vous avez de la chance.

Je lui ai souri, je n'en croyais pas mes oreilles. Elle ne me faisait pas le coup du pain au chocolat ?

— Vous avez beaucoup saigné et vous risquez d'être très fatiguée pendant un moment. Mais le curetage s'est bien passé, et il n'y a aucun risque pour les grossesses à venir. Vous êtes jeune et en pleine forme, vous vous remettrez vite. Quel genre de danse pratiquez-vous ?

Aïe, là, tout allait basculer.

— Disons que, je danse, avec mon corps, et que mon corps est dévoilé.

— Oui, je vois. Je crois que je vous connais, en fait. Le Cabaret de l'amour, c'est ça ?

Incroyable. La pièce entière s'est emplie de musique, Gabor jouait, le sang coulait à nouveau dans mes veines et la vie est revenue dans mon corps.

— J'aime beaucoup ce que vous faites. C'est très courageux. Le corps des femmes est maltraité de nos jours, vous lui redonnez son sens vital. J'ai été très émue par votre dernier spectacle.

Je riais et pleurais un peu en même temps.

— Merci, merci. Merci !

Elle m'a posé beaucoup de questions sur la naissance de Norma, sur ma vie sur la route. Elle m'écoutait attentivement et m'a promis de ne pas dénoncer la vieille gitane. Elle souriait souvent, à la fin, je crois qu'elle me tenait la main, mais peut-être pas.

Elle m'a dit si vous êtes à nouveau enceinte venez me voir, je vous prendrai en charge. Elle m'a même laissé sa carte.

— Je suis désolée de vous poser la question, elle a demandé juste avant de partir, mais nous n'avons aucune trace du fœtus, qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Jésus ?

— Pardon ?

— Je l'ai appelé Jésus, j'aurais aimé qu'il ressuscite.

— Oui, alors, Jésus, qu'est-ce que vous en avez fait ?

Elle souriait.

— J'ai eu le temps de le mettre dans une boîte, il est dans le camion. Je crois qu'on va l'enterrer.

— D'accord, je vois. Je vous souhaite beaucoup de bonnes choses, et souvenez-vous, contactez-moi si vous avez le moindre souci, ou si vous êtes enceinte, nous vous prendrons en charge ici. Vous pourrez rentrer chez vous quand votre compagnon arrivera. Au revoir, Béatrice.

— Au revoir, docteur Marie.

C'était une sensation merveilleuse, exceptionnelle, d'avoir été entendue dans ce monde si blanc. Le Dr Marie m'est apparu comme un ange, au sourire pareil à une étreinte chaude.

Mais je ne sais pas si je n'ai pas rêvé, parce que, quand je suis tombée enceinte de Roméo et que je l'ai contactée, personne ne savait qui elle était. J'avais pourtant sa carte, mais, à l'hôpital, seule une jeune infirmière se souvenait d'elle : « Je crois qu'elle ne travaille plus ici, il paraît qu'elle est

malade », voilà toutes les informations que j'ai pu avoir. Les autres membres du personnel n'avaient jamais entendu parler d'elle.

Gabor est venu me chercher, avec ma belle Norma dans les bras. On s'est enfuis très vite.

Dans le camion, j'ai fermé la petite boîte. Ce qui s'y trouvait était vraiment dégoûtant.

— Je voudrais qu'on l'enterre, me suis-je entendue dire.

Il m'a prise dans ses bras.

Nous avons garé le camion dans le 20<sup>e</sup> arrondissement de Paris, tout près du Père-Lachaise.

— Viens. Attrape une couverture.

— OK.

Nous sommes partis vers le Père-Lachaise, il était dix-neuf heures trente environ. Nous avons fait tout le tour parce que Gabor voulait retrouver son ami, le gardien du cimetière. Je crois que Gabor avait participé à une fête là, la nuit. Une fête parfaitement clandestine comme il s'en passe tant, pour donner de la musique aux morts. Gabor avait joué du violon pour les défunts, et il avait sympathisé avec l'un des gardiens de la nuit. Venu pour les faire sortir, l'homme était resté à écouter Gabor et les autres, car le violon de Gabor hypnotisait et donnait du bonheur.

Gabor porte la petite boîte. Nous marchons un moment puis nous nous cachons derrière une immense sépulture. Je ne saurais plus dire où elle se trouve. Gabor me guide. Nous nous blottissons dans la couverture et attendons que le cimetière ferme. C'est le mois de mai, et le souffle de l'air est doux. Norma, qui a passé une mauvaise nuit, s'est endormie contre nous et nous lui caressons les joues et les cheveux. Elle est adorable.

Gabor sourit, moi aussi. Nous regardons le soleil se coucher dans ce lieu calme, habité par les esprits. Je me sens bien. Nous parlons peu, parce que nous savons partager ce moment de grâce. J'aime particulièrement que Gabor sache se taire.

Nous regardons passer les gardiens, qui cherchent à faire sortir les derniers traîneurs, et qui connaissent bien le coup. Tous savent qu'au moment où ils vont fermer le cimetière va commencer une activité nocturne agitée, morbide, sexuelle, ou seulement détachée des réalités, fascinée par

la mort. Ils ne peuvent pas faire sortir tout le monde, le Père-Lachaise est un labyrinthe plein de recoins et de cachettes.

Puis tout est calme et du temps passe.

À la nuit tombée, Gabor se jette sur le gardien qui marche, non loin de nous. Le pauvre homme fait un bond d'un mètre. Il est terrifié mais reconnaît vite Gabor et lui tombe dans les bras. Gabor raconte et leurs visages se tournent vers moi à plusieurs reprises, le gardien a l'air désolé. Puis il hoche la tête, nous indique de la main un endroit sur la droite. Il dit qu'il repassera d'ici une heure. Gabor le remercie chaleureusement et prend délicatement Norma dans ses bras. Il a l'air satisfait que son plan ait marché. Je le suis jusqu'à un petit recoin de pelouse. Gabor y creuse un trou avec ses mains et y dépose la boîte, puis court un peu plus loin et arrache un rosier, qu'il replante sur la toute petite tombe clandestine. Il fait tellement d'efforts ! Il est tout entier dévoué à la cicatrisation de ma blessure, et je lui en suis extrêmement reconnaissante. Et la blessure se cicatrise, en partie au moins.

Nous nous asseyons devant la petite sépulture. Dans une étreinte, nous nous touchons, nous nous caressons. Sous le clair de lune, j'envie presque ce petit Poucet de passer son éternité dans un si bel endroit.

— Merci, Gabor.

— *Bitte schön.*

Quand il repasse, l'ami gardien de Gabor nous ramène jusqu'à la sortie donnant sur le bas du Père-Lachaise et nous ouvre une porte qui contient mille secrets.

Nous le remercions et Gabor pose son bras sur mes épaules. Il tient contre lui, de l'autre côté, Norma qui ne s'est pas réveillée. Nous retournons au camion et reprenons la route pour rejoindre les autres.

Je me sens calme.

Heureuse serait exagéré, mais calme.

Et fatiguée.

Quand Jésus est né mort, j'étais triste, c'est sûr. Je n'avais jamais pensé que mon corps puisse fabriquer une autre mort que la mienne. J'ai grandi en pensant que j'allais mourir, puisque j'étais vivante, mais cette mort ne

regardait que moi. Je n'ai jamais prévu d'assassiner quelqu'un, alors je n'ai jamais imaginé donner la mort.

Pourtant, au risque de vous choquer, je n'étais pas du tout effondrée, malheureuse au point de ne pas m'en remettre. Ce petit bébé non fini était non vivant, c'est ça que j'avais eu, voilà, on n'a pas toujours ce qu'on veut.

Et avec mes amis, Pierre et Pierre, et Gabor, et Paolo, et toute l'équipe qui nous suivait, Monsieur X, l'éclairagiste, et Frantz, qui s'occupait du son, et Phiphi, le tour manager, toute cette troupe, c'était une famille merveilleuse.

Ils avaient dit peu de chose, parfois ç'avait été juste un regard, un thé apporté au moment où mes yeux se mouillaient, un sourire, une blague, mais cette complicité m'avait permis de ne jamais me sentir seule.

C'est ça, je n'étais jamais seule.

Cette troupe de va-nu-pieds, cette équipe d'écorchés vifs, cette famille d'estropiés de la vie, elle connaissait si bien la souffrance, elle s'y était tant frottée que nous pouvions respirer ce même air empli de mort en nous souriant, et en continuant à vivre.

J'ai été triste, c'est sûr, j'ai souffert, mais pas une seconde je n'ai eu l'impression d'être seule ou incomprise.

Gabor était aux petits soins. Il m'aimait et me le répétait sans cesse. Il me préparait des petits plats merveilleux.

Il s'approchait et me déclamait des poèmes, imitant la tragédie, la main sur le cœur, un genou à terre. C'était irrésistiblement drôle, pourtant ses mots faisaient mouche, me transperçaient. Ses phrases désuètes, colorées par son accent, me réchauffaient.

— Béatrice, tu es mon bonheur, ma vie, je serai toujours là pour toi. Je vais faire sortir de toi toute la mélancolie, toute la tristesse, je t'aimerai jusqu'à ce que le souvenir de ce petit elfe sorti de toi ne soit plus qu'une poussière lumineuse dans ta mémoire.

Je lui souris.

— Béatrice, demande-moi tout, exige et je te satisferai sur-le-champ. Je suis là, ton serviteur. Ce que tu vis est pareil à ce que vivent les diables en enfer, laisse-moi te guider jusqu'au paradis.

Il est drôle et touchant. Il se met à genoux, pose sa tête sur mes cuisses, m'enlace les jambes avec ferveur.

— Béatrice, pardonne-moi de t'avoir déposé dans le ventre un ange qui ne pouvait pas vivre, je suis le grand coupable et c'est toi qui souffres.

Béatrice, ma belle, je suis à genoux devant toi et je t'aime.

Gabor m'arrache un petit rire. Il est merveilleusement prévenant.

Et d'une sincérité bouleversante.

Pierre et Pierre m'apportent du thé, toute la journée, en silence, avec le sourire.

— Béatrice, voilà du thé pour te réchauffer le cœur.

— Béatrice, l'eau chaude lave de tous les soupçons, remets-toi, nous t'attendrons.

Et Paolo, rentrant plein de joie dans le camion :

— Béatrice, aujourd'hui, si tu veux bien, j'emmène Maria Rose au zoo. Nous allons bien rigoler. Et demain je l'emmène au cinéma, tu veux bien ? Tu pourras rester au lit et te reposer. Et...

Sa voix se casse, ses yeux regardent de travers.

— Béatrice, je suis désolé.

Puis, droit dans les yeux :

— Je suis de tout mon cœur avec toi.

En fait, c'est maintenant que le souvenir de Jésus est insupportable. Parce que, partout où je me tourne, tout est froid, blanc, inanimé. Mes pensées noires rebondissent sur du carrelage, sur du verre, sur du fer, et de ce fait s'amplifient et reviennent vers moi avec encore plus d'intensité, puis reprennent de l'élan, de la force dans l'enfer de la solitude. Elles attaquent les organes vitaux... Le foie.

Avec son petit Adam tatoué dans son cœur, cette femme est perdue dans un désert de glace où personne n'entend ses cris. Elle le sait. Et je le sais.

Il y a de quoi paniquer.

## **Dans le service, on accueille des stagiaires.**

Je l'ai moi-même été pendant un an, au cours de huit différents stages. Quand on est stagiaire auxiliaire de puériculture, on apprend surtout à faire le ménage, à changer des couches et à désinfecter des cordons ombilicaux.

Nettoyer, quoi.

En fait on est les femmes de ménage des vraies auxiliaires. Donc, maintenant, moi aussi je fais faire le ménage aux stagiaires.

Ce jour-là, j'étais de très mauvaise humeur. Une nuit sans sommeil aiguïst cette sensation d'être à côté de la plaque, sur le mauvais chemin. J'aurais voulu être ailleurs, partout sauf dans cette salle de soins, cette impasse. Cette gamine avait l'art de se mettre toujours sur mon passage, son corps trop lourd pour se déplacer assez vite quand j'avais besoin de sa place. Elle était lente et collante, j'étais une pile électrique en colère. Je ne lui ai pas laissé la moindre chance. Le déluge d'agressivité qu'elle a reçu de bon matin s'est abattu sur elle sans prévenir. C'est moi qui ai attaqué.

— Quel âge as-tu, Channel ?

— Dix-huit ans.

— Et pourquoi veux-tu travailler en maternité ?

— Parce que j'aime beaucoup les enfants.

(HAHAHAHAHA !!!)

— Et tu aimes aussi les enfants morts, ou souffrants ?

— Oui, oui, ça ne me dérange pas, j'aime les enfants en général.

— Et les enfants abandonnés ?

— Oui.

— Et leurs mamans, tu les aimes ?

— Ben, j'aime mieux les enfants, mais je suis aussi là pour montrer aux mamans comment s'occuper de leur bébé.

— Ah ! Et toi, tu as déjà eu un bébé ?

— Non, je suis beaucoup trop jeune.

— Et les mamans, tu les aimes comment ?

— ...

— Je veux dire : tu les aimes bien propres, organisées, obéissantes ?

— ...

— Et si elles sont bordéliques, sales et malheureuses ?

Elle bafouille, mon ton est odieux, elle a peur.

— Je pense que l'on ne doit pas être malheureux quand on a un bébé.

Ça, j'ai du mal à comprendre, franchement, j'avoue. Et puis quand on a un bébé, on doit être propre.

— N'importe quoi. Est-ce que tu les aimes noires, ou arabes, ou pire encore, gitanes ou indiennes ?

— Je ne suis pas raciste, mais il me semble qu'on doit s'adapter au pays dans lequel on vit. C'est nos impôts qui paient.

Je me sens complètement folle, mes yeux sortent de leurs orbites, je pourrais l'assassiner.

— Tu as une âme ?

— Une âme ?

— Non, pardon. Tu sais pourquoi un bébé pleure ?

Elle recule de deux pas, je deviens franchement menaçante, elle parle très vite :

— Parce que c'est la seule façon pour lui de s'exprimer, parce qu'il ne sait pas parler.

— Et tu crois que les danseuses, parce qu'elles ne parlent pas, elles ne s'expriment pas ?

— ...

— Et les musiciens, ils ne disent rien ?

— Ben, ils jouent d'un instrument, ou ils chantent avec des paroles, alors là on comprend.

— Et les effeuilleuses, elles ne parlent pas ?

Ma bouche est trop près de son visage, elle tourne la tête.

— Euh, c'est quoi ? Je ne sais pas, moi, je suis là pour apprendre, c'est ce qu'on nous dit à l'école, et les bébés, ça pleure, ma petite sœur pleurait tout le temps. Comme un bébé.

Elle a les larmes aux yeux.

— Et ta mère, elle faisait quoi ?

— Ben elle la grondait. Gentiment, mais elle ne cédait jamais à ses caprices.

— Tu crois qu'un bébé fait des caprices ?

— Ben oui, s'il pleure pour aller dans les bras, ou s'il veut manger quand ce n'est pas l'heure.

— Et qu'est-ce que ça fait s'il pleure pour aller dans les bras ou pour manger quand ce n'est pas l'heure ?

— Ça va lui donner de mauvaises habitudes. Et après il va pleurer tout le temps pour rien.

— Tu crois ?

Là, c'est plus fort que moi, j'ai envie de la tuer, de lui sauter à la gorge, de l'étriper.

— Et donc, après, ton bébé, il va finir manouche à jouer à poil du violon dans une caravane, entouré de gros pédés drogués ? C'est ça que tu me dis ? Que si on ne le laisse pas pleurer il finira strip-teaseuse, à hurler sur une putain de conne d'élève auxiliaire de puériculture pucelle du cerveau ?

Je m'étais mise à lui hurler dessus. J'avais dépassé les limites, c'est sûr. Une mauvaise, mauvaise nuit. Ce jour-là, j'ai perdu mon self-control. La petite n'a rien compris. Elle n'a pas ouvert la bouche tout le reste de son stage, je l'ai totalement pétrifiée.

## **Chambre 9, il y a la dame qui n'arrive pas à allaiter.**

La pièce est pleine de tuyaux qui vont d'elle à son bébé. Des tuyaux en plastique pour le tire-lait, des tuyaux en plastique pour tromper le bébé quand il tète, une extrémité du tuyau dans un biberon de lait, l'autre sur le sein de sa mère, ce qui fait qu'il tète du lait artificiel au sein. Une seringue en plastique pour nourrir le bébé si on ne s'en sort pas avec le tuyau, la tétine de biberon étant totalement proscrite quand on veut allaiter – la tétine du biberon, c'est un peu comme le diable de l'allaitement.

Et puis, au milieu de tout ça, un nouveau-né qui a perdu beaucoup trop de poids ! Ça ne va pas du tout ça madame !

Voilà le programme de sa journée :

Elle tire son lait avec une machine électrique appelée tire-lait au moins six fois par vingt-quatre heures pendant un minimum de vingt minutes. Elle conserve au frigo ce qu'elle retire. Attention, si le lait est sorti du frigo et réchauffé une fois, il faut le jeter, alors il faut prendre garde à retirer du frigo juste la quantité nécessaire.

Elle met son bébé au sein toutes les trois heures maximum. On pèse l'enfant avant et après chaque tétée, ainsi on sait combien de millilitres de lait l'enfant a bus. La pesée se fait en nursery. Grâce à ce résultat on peut calculer la dose de lait encore nécessaire au nouveau-né. Et c'est à ce moment qu'on le met au sein avec le tuyau dont l'une des extrémités est plongée dans un contenant de lait artificiel ou maternel.

S'il n'y a pas assez de lait maternel avec le tire-lait, il faut qu'on masse le dos de la dame, ou qu'on la fasse rire (si, si) car cela détend, et ainsi le lait viendra mieux.

J'ai reçu des formations passionnantes sur l'allaitement maternel. Alors, je sais ce qu'il faut faire. L'allaitement maternel est ce qu'il y a de mieux

pour le bébé. Or toutes les femmes veulent ce qu'il y a de mieux pour leur bébé. Donc renoncer à l'allaitement maternel quand tout est foireux, ce serait comme faire quelque chose de mauvais pour son enfant. On ne peut pas faire une chose pareille ! L'OMS recommande un allaitement exclusif pendant six mois. Cela tombe bien puisqu'il existe de petits tire-lait très fonctionnels que l'on peut emporter partout même au travail, si l'on reprend le travail après deux mois et demi de congé maternité comme la loi le permet.

L'allaitement, c'est naturel, le bébé sait faire, la mère aussi.

Cela, qu'on se le dise, est faux.

Une grande partie des femmes ne s'en sortent pas, et la détresse qui accompagne un allaitement qui ne s'épanouit pas décolore l'amour maternel lui-même.

Les bras m'en tombent quand je rentre dans la 9. Cette femme est désespérée, elle remet en question les capacités de son bébé et les siennes. Elle est devenue entièrement démunie en moins de trois jours d'hospitalisation.

— Je veux absolument allaiter mon bébé. Je veux faire ce qu'il y a de mieux pour elle. Mais il faut voir, je... je...

Sa voix se casse, les larmes commencent à couler.

— Un jour on me dit bleu, un jour on me dit vert... Vous avez vu l'état de mes seins ? Et puis je voudrais rentrer chez moi. Le lait ne vient pas. Je tire vingt millilitres quand elle a besoin de cinquante millilitres. Elle ne veut plus prendre le sein, dès que je l'approche de moi j'ai l'impression qu'elle se met à pleurer. Je fais tout ce qu'on me dit depuis le début, et pourtant il n'y a rien qui marche. Je n'en peux plus des histoires de seringues et de tire-lait. L'autre fois, le sein a tellement saigné que le lait était rouge ! C'était horrible ! Franchement, là, je trouve que vous faites de l'acharnement, vous oubliez qu'il y a quelqu'un derrière la vache à lait. Je n'en peux plus. L'allaitement, c'est censé être naturel, et j'étais prête à tous les efforts. Mais là, je ne suis pas sûre d'être si bien conseillée. Je veux rentrer chez moi... et là on verra bien.

Ça va être ma faute, maintenant.

Je lui explique comme j'ai appris. Je ne parle pas de disparition, ni d'ailes, ni de gitans, ni du désir de peau de bébé. Je reste bien professionnelle. Tout en étant gentille, encourageante et souriante.

Et, au moins, je désamorce un peu de l'agressivité. Je lui dis de s'accrocher, que ça va venir, que non, l'allaitement n'a rien de naturel, et que si elle y tient on va la laisser sortir et qu'elle pourra faire venir une sage-femme chez elle pour continuer à l'aider. Je lui dis de continuer le tire-lait, de continuer la seringue.

C'est ce que j'ai appris, *soutenir un allaitement*. Pourquoi alors ai-je cette impression de carnage ?

En regardant sa petite fille qui commence à bouger, je lui dis :

— Elle est belle, elle vous ressemble.

— Vous trouvez ?

— Elle est ravissante. Croyez-moi, et j'en vois, des petits.

— Je... je... je suis tellement obnubilée par ces histoires d'allaitement que... Vous avez raison, elle est belle.

Et elle lui fait une caresse sur la joue.

Je quitte la chambre plutôt contente. Va savoir pourquoi.

Je sais qu'elle arrêtera tout ça quand elle rentrera chez elle. Toutes ces conneries de tuyaux, de dogmes, de c'est mieux pour mon bébé.

C'est mieux pour ton bébé d'en arriver à même plus le voir tellement tu veux allaiter ?

Les magazines féminins oublient de dire que pour allaiter il faut une frangine, à qui on peut dire tiens, nourris-le un peu de ton lait, parce que là il me fait trop mal. Ou une cousine à qui on peut dire tiens, nourris-le un peu de ton lait parce que je crois qu'il n'a pas assez et je suis fatiguée, ou il faut simplement le respect de ton intimité, de la lenteur et de la peau.

Ici. Paris, France.

Pas de frangines, pas de cousines. Reprise du boulot dans deux mois et demi.

Et il pousse des ailes à tout le monde sauf à toi.

Je sais qu'on la reverra pour son deuxième, et je sais qu'elle me dira je n'ai pas allaité longtemps ma fille aînée, et là je veux bien essayer mais je n'irai pas jusqu'aux histoires de tire-lait et tout ça, je préfère vous prévenir.

## **J'ai gardé une photo, une seule.**

C'est un photographe allemand qui l'a prise, à un festival à Khiele, dans le Nord.

Nous sommes en costume, nous quittons juste la scène. Il fait nuit, c'est l'été, et quelques bougies sont allumées sur la table devant la porte en aluminium du camion.

Tout à fait à gauche, Gabor, en vieux jean, torse nu, des rangers noires aux pieds. Il tient son violon et me regarde. Il sourit. Je suis assise à la table, mon corps nu enveloppé dans un grand châle en crêpe de soie noire, ancien. Une épaule apparaît, Norma Rose en culotte est sur mes genoux, ses cheveux bruns et bouclés me chatouillent le cou. J'ai sur la tête un chapeau en cuir façon aviateur des années folles, les yeux très maquillés, des bottes qui montent jusqu'aux genoux, en cuir noir aussi, et sur la table, j'ai posé l'énorme éventail en plumes avec lequel je cache et dévoile mon corps. Je souris.

Derrière moi, Paolo fait l'idiot, il est en short, torse nu lui aussi, et ses tatouages lui font un corps plein de tortures. Il lève les bras façon haltérophile ; dans sa main droite une bouteille de vodka, il est très beau.

À droite, Pierre et Pierre se roulent une pelle mélodramatique. Pierre le bleu a la main sur le short de Pierre le rouge, au niveau du sexe. Ils ont leurs cuissardes en cuir, leurs parures de plumes argentées sur la tête et le mascara de Pierre le bleu dégouline. Monsieur X, l'éclairagiste, lui, fait des oreilles de lapin à Pierre le rouge. Il est hilare.

Quand cette photo a été prise, je pense que Jésus était né mort depuis un mois. J'ai le souvenir d'un bonheur parfait.

Je ne ferai jamais le deuil de cette photo. De mon corps, de mon sourire. De mon amour.

Plus le temps passe, plus j'étais heureuse à l'époque, par contraste.  
Parce que finalement rien n'était vraiment important.

Un an plus tard, Roméo Farès naissait, comme une réparation. L'arrivée de Roméo a été sublime, magnifique. Un garçon avait grandi en moi, gentiment, prenant une place qui lui revenait de plein droit et que je lui laissais avec plaisir. Un garçon qui a eu la bonne idée de ne pas mourir, de naître vivant, bien vivant.

J'aime mieux les enfants vivants.

À nouveau, je dansais avec un ventre très rond. J'adorais me blottir dans mon lit contre Norma, regroupée autour de mon gros ventre, j'adorais sentir sa chaleur et les petits coups de pied de Roméo, mon garçon qui répondait à sa sœur.

Tout se passait bien. J'étais suivie à l'hôpital, même si je n'ai jamais pu retrouver le Dr Marie.

J'ai fait des cours de préparation à l'accouchement. C'est drôle, les cours de préparation, les sages-femmes y mettent tout leur cœur, elles miment les contractions, jambes écartées, puis l'expulsion du bébé en hurlant. Les femmes viennent avec leurs gentils maris ingénieurs ou professeurs mimer les contractions avec les sages-femmes. Puis elles parlent des bébés et posent des questions bêtes, en commençant systématiquement leurs phrases par : « La question va vous sembler idiote, mais... »

Moi, quand je me suis mise à quatre pattes, les hommes m'ont dévorée des yeux.

Quand j'ai mimé la poussée, il y a eu un grand silence. Tout le monde était gêné.

Une femme a regardé son mari avec de gros yeux.

Gabor est venu aux échographies, et il était terriblement ému. Il me tenait la main, et nos corps étaient envahis de bonheur de voir ce petit, tout petit, téter son pouce dans mon ventre, vivre sa vie.

Nous avons pu arrêter de jouer pendant presque trois mois avant l'accouchement et le chanteur d'un groupe qui nous aimait bien nous a laissé une petite maison dans le 13<sup>e</sup>, à Paris. Gabor travaillait dans son studio, nous mangions dans le jardin, Norma était merveilleuse. Nous avons arpenté les brocantes, visité Paris, de grandes balades sur les quais de la Seine.

Nous étions heureux, amoureux, Roméo était vivant, Norma était pétulante.

Nous avions presque une vie normale, et je me rendais compte que ça me faisait du bien. Je me sentais moins à l'écart de tout, d'ailleurs on me regardait moins bizarrement dans la rue, je m'habillais simplement, et j'avais presque l'air d'une maman ordinaire.

Gabor, lui, avait envie de reprendre la route, il me le disait souvent, mais il prenait sur lui le temps de donner au monde ce petit garçon. Il faisait les marchés et cuisinait toute la journée, élaborant des petits plats délicieux dont Norma se régala.

Puis le terme de la grossesse est arrivé, et les contractions se sont rapprochées.

Gabor ne voulait pas assister à l'accouchement, et j'aimais autant. Ils m'ont déposée à l'hôpital, j'ai embrassé Norma de toutes mes forces, Gabor m'a prise dans ses bras, puis regardée droit dans les yeux.

Son regard disait tout. Il avait confiance en moi et sa confiance était ma plus grande force.

Une sage-femme m'a fait entrer dans une salle, les contractions étaient fortes. J'ai uriné sur un truc, elle m'a fait une prise de sang, un examen vaginal. Elle m'a souri.

On a parlé du fait que j'accoucherais seule et que je voulais qu'on me laisse seule le plus longtemps possible. Je ne voulais personne pour me juger, m'évaluer.

Visiblement, elle a trouvé ça étrange. Mais elle était d'accord.

— De toute façon, on est débordées, alors ! elle a dit en rigolant.

Elle m'a indiqué comment sonner.

Les contractions m'ont emportée au loin. Une transe, une danse mystique. Chaque fois plus forte, chaque fois plus proche de la mort.

J'étais à quatre pattes, un son rauque sortait de ma gorge, et je bougeais mon bassin comme une lionne, une louve. Puis, à califourchon sur un gros ballon, je soufflais, la tête en arrière. J'ai laissé faire. Je n'étais plus de ce monde, pas vraiment vivante, pas vraiment morte, possédée par la douleur que je ne sentais plus, en fait, au-delà de la douleur. Je sentais tous les contours de mon petit garçon, je le soutenais. J'étais d'accord pour tout ce que son corps produisait dans mon intimité, je l'encourageais à venir, venir là, au monde. Il vivait à l'intérieur de moi.

Quand une sage-femme a pointé le bout de son nez pour venir me voir, j'ai hurlé :

— Partez !!! Laissez-moi !!!

Je crois qu'elle a eu peur. Et aussi qu'elle a souri, comme pour me dire, OK, bien. Continue, tu vas y arriver.

Je crois aussi qu'elle était pressée.

Dans ma transe, j'ai entendu des bruits de pas qui courent, des merde ! merde ! merde ! des appelle le SAMU, des appelez l'anesthésiste !

Puis j'ai senti que Roméo avait décidé de sortir de là. Sa tête appuyait là. Là où mon corps me disait de pousser, là où mon ventre a commencé à l'expulser.

Je jure que j'ai joui.

Ce bébé, seul avec moi, traversant mon vagin, caressant chaque millimètre carré de mon sexe, cette pression, cette contraction géante n'était rien d'autre qu'un orgasme géant.

Mon corps était la vague d'un tsunami, et j'ai joui.

J'aurais voulu que ça ne s'arrête jamais.

Par miracle, une aide-soignante est venue voir où j'en étais. Elle n'a pas été déçue. J'ai vu dans ses yeux paniqués le spectacle que j'offrais.

En moins d'une minute, tout le monde s'affairait autour de moi. Mon bébé parfait sur le ventre, j'étais une autre femme, du bonheur pur, de la drogue dure.

Mon corps flottait au-dessus de tout. Mon bébé électrifiait encore tous mes sens. Je n'entendais plus, je voyais flou.

Une ultime disparition dans le plaisir pur.

Je n'ai jamais osé en parler à Gabor, pas vraiment. Je n'ai jamais osé en parler d'ailleurs. Je ne sais pas si on a le droit de jouir en accouchant.

La peau de Roméo était fabuleusement douce, je ne me lassais pas de sa peau. Tous ses désirs, et surtout celui impérieux de téter mon sein, me bouleversaient de joie. Je l'ai gardé contre ma peau tout le temps. Je le caressais, je lui parlais.

Norma aussi était douce avec lui, et je me sentais mammifère avec une portée de lionceaux. J'aurais tué de mes mains, voire de mes dents, pour les protéger.

Roméo tétait avec entrain, nous étions en fusion. Norma venait téter elle aussi, de temps en temps, partager son repas avec son petit frère. J'étais offerte.

Ces petits me rendaient heureuse.

Leurs mains, leurs pieds, leurs bouches, leur cœur qui bat à cent à l'heure, leurs ventres ronds, leurs boucles de cheveux en soie, et les épaules si peu robustes et pourtant bien là, et leurs odeurs, tous leurs petits sons.

Nous avons repris la route deux mois plus tard, pour l'Espagne, afin de suivre le soleil. Gabor était l'homme le plus fier du monde, il se pavanait avec ses deux enfants dans les bras, un de chaque côté, il les embrassait.

Je ne suis pas remontée tout de suite sur scène. J'avais envie de rester dans une bulle de bonheur maternel, mon corps réclamait de la pudeur et de l'intimité. Pendant presque un an les garçons sont montés sur scène sans moi.

Avec mes deux bébés, j'attendais que Gabor rentre. Il se blottissait contre moi.

Nous nous aimions.

Puis la vie a repris son cours, les concerts, la route, les enfants ont grandi. Roméo était un petit garçon rigolo, toujours prêt pour les blagues, plein d'entrain. Il était très proche de moi, de mon corps, nous dormions toujours ensemble. Il grimpait dans mon lit et posait la tête sur mon ventre, prenait son pouce et s'endormait. Je caressais ses boucles.

Norma Maria Rose avait cinq ans quand Pierre et Pierre sont morts. Elle avait passé presque toute sa vie sur la route, c'était une petite fille mutique, étrange. Elle parlait très peu, mais observait tout avec ses immenses yeux bleus, mes yeux. On lui parlait peu, nous aussi, il me semble. Gabor jouait, répétait toujours avec Paolo. Et moi je la caressais, je la prenais dans les bras, je l'embrassais, je la regardais dans les yeux, je l'observais.

Elle était longue et menue comme son père, des cheveux bruns aux reflets caramel, et une grâce que tout le monde remarquait. Son cou était fin, les mouvements de ses mains étaient harmonieux, délicats, et souvent on la surprenait, mi-chantant, mi-dansant, dans un monde connu d'elle seule.

Une petite fille rêveuse, douce, silencieuse.

C'est elle qui a compris, avant tout le monde, pour Pierre et Pierre, ses « tontons flingueurs », comme elle les appelait.

— Maman, je crois que Pierre le rouge est malade, m'avait-elle dit.

J'avais répondu :

— Mais non, beauté, tu ne dois pas dire ça, il va très bien.

— Maman, je pense que mes tontons sont très malades et qu'ils vont mourir. Je te dis ça parce que je le sais et que tu vas être triste, alors qu'il ne faut pas, parce que c'est mieux comme ça.

— Norma, ma belle, ne dis pas des choses pareilles, tes tontons sont en pleine forme et on va tous vivre vieux et très heureux tous ensemble.

Comment ai-je pu passer à côté de cette information ? Pierre avait dit adieu à Norma. Il lui avait tout dit, il devait être tellement plus triste pour elle que pour lui-même ! Il ne voulait pas la quitter sans prévenir.

Et Norma avait compris que c'était mieux, la mort.

Nous, on a eu droit à l'accident de voiture, et à une lettre.

À la fin du monde.

## **Dans la chambre 11, une femme a fait un déni de grossesse.**

Mais maintenant, il y a un bébé. Cette très jeune femme avait rendez-vous cinq jours plus tôt au planning familial pour une IVG. Un avortement. On dit IVG pour être poli.

Elle pensait être enceinte de quelques semaines quand on lui a annoncé que le bébé était sur le point de naître. Pas un centimètre de ventre ne lui avait poussé. Pas un mouvement de bébé ne l'avait réveillée la nuit.

J'imagine le choc.

— Madame, on va vous garder jusqu'à l'accouchement.

— Mais ce n'est pas possible, je dois aller faire des courses cet après-midi !

— Vous allez avoir un bébé.

— Ce n'est pas possible, je ne suis pas enceinte, vous devez vous tromper !

— Madame, on va vous proposer un rendez-vous avec un psychologue.

— Vous êtes folle ! J'ai dix-neuf ans ! Je ne veux pas d'enfants. Je l'aurais senti si j'avais été enceinte !

— Vous en êtes à trente-six semaines d'aménorrhée – sans règles –, vous avez plus que dépassé le délai légal pour l'IVG.

— Mais vous vous trompez. J'ai toujours mes règles. Je ne veux pas de cet enfant.

— ...

— Vous pouvez me dire si c'est un garçon ou une fille ?

Grégoire est né. Un petit bébé, deux mille quatre cent soixante grammes à la naissance. La mère lui a retrouvé son papa.

Elle est debout en train de ranger un truc quand j'arrive dans la chambre. Son bébé est sur le lit. Il dort.

— Bonjour madame, je suis Béatrice, auxiliaire de puériculture, comment allez-vous ?

— Ah ! Vous tombez bien. Est-ce que ce serait possible de mettre Grégoire dans la couveuse, parce que ses mains sont froides ? Et j'ai l'impression qu'il a tout le temps froid. Il lui faut une couveuse pour se réchauffer, et aussi pour qu'il grossisse un peu...

— Vous savez, madame, la couveuse la plus efficace, c'est vous. Si vous pensez qu'il a froid, il faut le mettre en peau à peau contre vous.

— Ah bon ? Mais la couveuse, c'est plus efficace, non ?

— Non, je vous assure. Voulez-vous que je vous installe ?

— Oui, d'accord. Il n'est pas trop petit ?

— Non, il est parfait.

— Je me mets dans le lit ? J'enlève le haut ?

— Oui.

Pendant ce temps, j'ai déshabillé le bébé.

Le corps de la dame dans le lit est juvénile. Personne n'imaginerait qu'elle vient d'accoucher. Elle essaie de prendre son bébé, mais elle est très, très maladroite, et finalement elle me laisse faire.

J'installe entre les seins de sa mère ce tout petit bébé qui ne se réveille pas du tout. Et je les colle l'un à l'autre en les enveloppant bien dans un drap.

La dame ne dit rien.

Elle ne bouge pas.

Tout à coup, un immense sanglot surgit de son corps.

Des larmes énormes roulent sur ses joues et dégoulinent sur la tête du petit bébé. Elle pleure. Elle pleure. Elle rit un peu aussi.

Elle réalise, là, sous mes yeux.

C'est moi qui ai posé le bébé sur elle. Et elle rit et elle pleure. Je la vois tomber amoureuse.

C'est comme si une nouvelle couleur venue de nulle part, comme si l'indigo de l'arc-en-ciel de mon enfance avait envahi toute la pièce.

Son visage est indigo, le bébé est indigo, les murs de l'hôpital deviennent indigo, et petit à petit mes mains sont indigo, puis mes bras, mes

cheveux.

Une couleur nouvelle ruisselle sous mes yeux.

Alors mes larmes indigo coulent d'un coup. Et je reste un peu à pleurer avec elle. J'assiste à la naissance d'une mère. C'est presque plus émouvant que la naissance d'un enfant.

Le spectacle, si près de moi, est à la hauteur de toutes les peintures religieuses du monde. C'est ça, un miracle.

Pour nous deux, toutes seules.

À présent elle me regarde dans les yeux. Et je comprends. Je comprends la honte, la culpabilité. Je comprends tout, au plus profond de moi.

Je vais vous dire, même, je crois qu'à ce moment je ressens exactement ce qu'elle ressent.

Fermez les yeux, s'il vous plaît. Imaginez cette chambre d'hôpital où tout est indigo.

Et où se passe un miracle sans Dieu, de la puissance d'un ouragan, pour deux femmes inadaptées qui pleurent. Fermez les yeux.

Ouvrez-les.

— Pfffff, déni de grossesse, franchement, moi, j'y crois pas. La même, elle a dû essayer de piéger son mec. Oui. C'est du pur mensonge. Elle lui a fait un enfant dans le dos. C'est tout.

— Il paraît qu'elle continuait à avoir ses règles.

— Ah ouais ? Et t'es allée vérifier, toi ? Allume la lumière, s'il te plaît, on voit rien, ici.

— Elle venait pour une IVG, elle savait parfaitement qu'elle était enceinte.

— Elle espérait qu'au planning ils verraient pas de combien elle était en cloque. Et ferme la fenêtre, il fait froid.

— Tu sais, les gens sont capables de tout.

— Moi, je pense qu'on ne devrait pas la laisser repartir avec son bébé, elle pourrait le tuer. Quelqu'un a du café ?

— Ah oui, comme celle qui en a tué je sais pas combien ? Écoute, c'est toujours les mêmes qui apportent le café, j'en ai ras le bol.

— C'est sûr, comment tu veux la croire ? Une fois, OK. Mais pas deux, pas trois, pas quatre.

— Attends, faut un peu penser au bébé, aussi. Faut être complètement tarée pour ne pas se rendre compte qu'on est enceinte. L'autre fois, Mille, il a mangé tout mon pain !

— Moi, à chacune de mes grossesses, je savais à la seconde que j'étais enceinte. Je pouvais même te dire si c'était un garçon ou une fille.

— Oui, moi aussi. Je savais toujours quand j'étais enceinte. Je pense que c'est impossible de faire autrement. Cette femme avait un truc derrière la tête.

J'écoute, je me tais. J'espère que personne ne peut voir l'indigo sur ma peau, que je suis bien cachée derrière le rose de ma tenue de professionnelle.

Je ne peux pas vous dire à quel point, dans ces moments, ma blouse me colle, me gratte.

Je me sens à nouveau comme à la sortie de l'école, entourée des mamans aux goûters parfaits quand tout le monde me regarde.

C'est précisément dans ce genre de situation où la vie me crie, me hurle que je ne trouverai plus jamais ma place que tout en moi se tait.

Il faut trouver une place dans la vie, il faut trouver des alliés, des gens qui vous ressemblent. Il faut donc assassiner tout ce qui dépasse, découper chaque morceau de ma chair et de mon esprit qui ne rentre pas dans le moule.

Je ne suis pas Marilyn Monroe. Il me faut devenir *normale*. Comme ceux qui m'entourent.

Alors je me tais. Oui. Je ne défends pas cette femme.

Je la tue.

Et, en la tuant, je me tue aussi. Et je nie l'indigo.

Je l'efface.

## ***Béatrice, Paulo, Gabor,***

*À l'heure où vous lirez cette lettre, nous serons morts. Enfin.*

*Pierre, qui me trompait dès qu'il le pouvait, inutile d'essayer de le cacher, a fini par choper le DAS. Et bien sûr par me le refiler.*

*Nous l'avons appris il y a quinze jours. Et ma décision est prise. La charge virale de Pierre est très élevée. Je ne peux pas supporter de le regarder devenir malade, de voir ce corps que j'aime par-dessus tout et qui est presque mon jumeau se désagréger sous mes yeux, comme pour me torturer un peu plus, comme pour vivre chaque seconde de sa souffrance en attendant chaque seconde de la mienne.*

*Je connais un platane qui fera l'affaire. Béa, tu es une créature unique, tu as fabriqué deux anges merveilleux, ne l'oublie jamais. Paulo, désolé pour la voiture. Gabor, ne pleure pas, joue du violon pour nous. Accompagne-nous en enfer, nous y serons heureux. J'espère que la coke y est bonne. Vu que les jeunes garçons sont au paradis, je profiterai de Pierre mon amour pour l'éternité. Pour nos familles, s'il vous plaît, parlez d'accident. Donnez nos costumes aux putes. Je vous aime. Adieu.*

*Pierre*

Leurs corps ont été retrouvés fracassés dans la voiture de Paulo.

Nous avons déposé des fleurs au pied du platane.

Gabor a joué du violon toute la nuit et il a pleuré toutes les larmes de son corps.

Dans son violon se lovait une tristesse infinie, une plainte qu'ils ont forcément entendue en enfer et au paradis.

Norma a passé des heures à expliquer à son tout petit frère ce qui était arrivé, qu'elle savait et que c'était mieux comme ça. Roméo Farès ne l'écoutait pas.

Et puis la vie a pris une sale tournure.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **Dans le service, il y a une sage-femme que j'aime beaucoup.**

Francesca. On peut presque dire qu'on est un peu amies. Je me suis attachée à elle à la seconde où je l'ai vue. Cette fille a quelque chose de majestueux. D'abord elle est grande, et elle est très belle. Une cinquantaine est en train de lui tomber dessus, elle a un regard déterminé, quand on y regarde de plus près, très triste aussi.

Un amour l'a fait venir du Brésil il y a trente ans, elle a fait ses études de sage-femme en France. Depuis, des amours, elle en a eu plein. Ses cheveux bouclés et brun-noir parsemés de cheveux gris encadrent son visage, et ses yeux sont des charbons pétillants. Elle porte souvent des bandeaux multicolores et de longues boucles d'oreilles. Elle a un sourire magnifique. Francesca ne supporte pas l'injustice, ou l'hypocrisie.

Elle, elle ne se tait jamais.

À tel point d'ailleurs qu'elle est toujours en colère. Ses yeux virent au noir, elle regarde ses sabots, et quand elle relève la tête c'est un orage qui s'abat sur le monde. Cette fille a l'énergie de la tempête. Et ses couleurs.

À l'hôpital, il y a un genre de rituel qui s'appelle « la trans ». La transmission. Toute l'équipe se réunit pour parler de ce qui se passe, chambre par chambre.

On peut se retrouver à cinq ou six personnes, mais certains jours on a droit à toutes les cadres, aux médecins, et à une tripotée d'élèves de tous les corps de métiers. On peut être une quinzaine.

La plupart du temps ça ressemble plus à une suite d'obscénités, au déballage, dossier par dossier, de la vie des femmes vue par une équipe épuisée, à bout de nerfs, donnant de chaque côté de sa journée des coups de coude aux équipes précédentes, à la collègue qui n'a pas fait ci ou ça. On

balance à tout-va les métiers des patientes (une psychologue ou une prof est toujours considérée comme une cinglée aux réactions inattendues et incompréhensibles). Les femmes qui se plaignent sont des chochottes qu'il faut « recadrer ».

Les femmes arabes ont le « syndrome méditerranéen » (elles se plaignent encore plus que les autres), les Asiatiques ne savent pas allaiter. Le Dr Mille, s'il est présent, hurle sur tous ses subordonnés, répétant les règles d'or d'un allaitement réussi, éructant sur chaque collègue avant même qu'elle ait ouvert la bouche, nous arrachant les dossiers des mains, terrorisant les nouvelles arrivées.

Pendant la transmission se jouent les enjeux politiques, les prises de pouvoir, les provocations. Si quelqu'un doit quitter la pièce en claquant la porte, c'est maintenant. Pour écraser une collègue, il faut soit ne pas lui adresser la parole, soit la contredire systématiquement. Si un médecin veut signaler en public qu'il n'est pas content du travail d'une sage-femme ou d'une infirmière, c'est à la transmission qu'il le fait. Si l'on veut coincer quelqu'un qui n'aurait pas lu un dossier, on a une audience, c'est plus efficace.

Une foire.

Une foire au mal-être du corps médical.

Une purée grossière.

C'est comme ça.

Mais quand Francesca est là, les choses prennent de l'envergure. Francesca ne laisse rien passer. Elle ne se tait pas, elle épingle, elle arrête. Elle tient tête, elle défend.

Elle ressort les dossiers et invective.

— Dites-moi, si vous aviez vécu l'accouchement tel qu'il est décrit dans ce dossier, ne seriez-vous pas en train de vous plaindre ? À mon avis, plutôt qu'un « recadrage », c'est de la morphine qu'il faudrait à cette dame.

Je souris intérieurement, merci.

Francesca est juste, ne se laisse jamais aller au commérage, au lieu commun. Heureusement qu'il y a des gens comme elle dans les hôpitaux, on devrait leur décerner des médailles.

On a souvent papoté à la sortie du travail et, les bières aidant, on est devenues amies.

Ma folie ne lui fait pas peur. Je l'intrigue.

Le fait même qu'elle me parle, je veux dire, qu'elle me parle vraiment, que l'on arrive l'une et l'autre à s'adresser la parole pour se parler vraiment de gitans, de couple d'hommes travestis, de naissance, de désir, des émotions insupportables, est une bénédiction. Elle ne vit pas la même chose que moi. Non. Elle, elle veut changer le monde quand moi je ne peux que le subir, mais elle m'entend. Je trouve cela précieux. Très précieux.

Une des raisons pour lesquelles il m'arrive de supporter l'idée d'aller travailler le lendemain, c'est que je vais travailler avec elle. Son énergie me rappelle celle du Cabaret de l'amour. Elle me raconte la folie du carnaval brésilien et j'aime tous ces corps presque nus qui dansent dans la rue. On rit. Elle aurait pu voyager avec nous. Elle danse la salsa, frappe le rythme dans ses mains, siffle. Elle sent bon. Sa voix est grave, un peu cassée, elle chantonne des airs en portugais et ensoleille la plus froide des pièces.

Ce que j'apprécie avant tout, c'est qu'elle se sent à sa place, les pieds bien ancrés dans le sol, sûre de ses positions et de son travail. Du coup, elle me laisse une place, si précieuse, une place avec mon nom dessus avec moi dedans, une place que je peux prendre sans décevoir personne.

Alors, oui, évidemment, quand ce bébé est mort et que j'ai vu tout le monde ou presque accuser Francesca, quand je l'ai vue prendre les foudres d'une injustice criante, je l'ai mal vécu.

Tout le monde sait que ce genre de chose arrive. Il ne faut pas forcément chercher un responsable. Mais comme elle était en charge de l'accouchement c'était l'occasion rêvée de la rendre responsable, puis coupable de la mort d'un bébé.

C'est là, je crois, que j'ai commencé à me sentir vraiment mal.

Je me suis mise à piquer des ansiolytiques dans la pharmacie. L'angoisse me submergeait quand j'avais un bébé dans les mains.

Parce que moi aussi, finalement, je pouvais être responsable, puis coupable de la mort de quelqu'un.

L'idée d'un cadavre de bébé a commencé à m'obséder, la couleur de la peau, les yeux fixes. Le corps vidé de sa substance.

Pas de mouvements, pas de chaleur, et la raideur qui s'empare sous vos yeux d'un minuscule corps potelé. Le bébé qui se transforme en poupée de cire. Je suis devenue obsédée par ça.

Je ne supporte pas la mort.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **Quand j'entre dans la chambre 12, la maman papote avec son bébé.**

Il est né dans la nuit. Elle le tient dans ses bras et le regarde. Lui, il a les yeux grands ouverts, fait de petites grimaces et bouge ses mains.

Il raconte à sa maman, et sa maman lui répond avec des sons haut perchés, très doux. Je ne peux pas m'empêcher de sourire. J'adore voir des bébés qui parlent quand leur maman les écoute. Il y a là-dedans une sorte de magie. Un échange de monde à monde.

— Il vous plaît ?

La dame me répond d'un sourire géant. C'est un bonheur très communicatif.

Je lui renvoie un sourire.

C'est son premier bébé, et elle s'inquiète de devoir changer sa couche seule. Je lui propose donc de l'aider.

Elle me prête son enfant, que je pose sur la table à langer.

Il pleure quand il se sépare de sa mère et sans doute je ferais mieux de le laisser là où il est. Mais bon, si je n'aide pas sa mère maintenant elle me sonnera dans une heure et je n'aurai plus le temps.

Au moment où je le déshabille, il vomit du liquide amniotique. Quand j'essaie de le nettoyer, on dirait qu'il y a un truc qui n'est pas passé, le bébé a des secousses bizarres, il ferme la bouche, se cabre. Il commence à ne plus du tout respirer, et ses lèvres changent de couleur.

Je le mets à la verticale, je tapote dans son dos.

Ça ne change rien.

La mère s'inquiète et j'essaie de garder mon calme.

Le corps du bébé commence à virer violet. Il ne respire toujours pas. J'ai les mains qui tremblent. Mes jambes me lâchent. Des fourmis courent dans mon cou. Je rougis, je transpire. Il se passe peu de temps pourtant.

Le bébé ne respire plus.

— Madame, je lui dis le plus calmement possible, ne vous inquiétez pas, cela arrive souvent. Je vais emmener votre bébé et lui désobstruer le nez, il ira mieux après.

Je fonce dans les couloirs, avec dans les mains le bébé qui n'a toujours pas respiré. Je cherche quelqu'un qui saura faire.

Il n'y a personne nulle part.

L'enfant perd de son tonus.

Je le masse, je lui parle et descends les deux étages qui me séparent de la salle de naissance. Les escaliers quatre à quatre, le souffle coupé moi aussi.

En bas de l'escalier, le bébé tousse, respire un grand coup et se met à pleurer. J'ai les jambes en coton.

J'arrive en salle de naissance et je crie les filles ! Besoin d'aide ! Deux sages-femmes me prennent le bébé des mains. Il a viré au gris mais il respire. Tout va bien. Les sages-femmes lui passent un tuyau dans le nez pour aspirer tout ce qui le gêne. Le bébé a déjà rosi.

Il crie.

Je dois avoir une tête de cadavre, parce que les filles me demandent si je veux un truc à boire. Non, je vais aller dire à la maman que tout va bien.

Elle m'attend, inquiète, dans la chambre. En salle de naissance, son bébé est revenu à lui, les collègues sont déjà affairées ailleurs.

Là, il faudrait que je rentre chez moi. Je suis terrifiée du bout des doigts de pied au sommet du crâne. L'angoisse m'envahit de partout. J'ai eu tellement la trouille que je dois passer par les toilettes.

Où se vide tout mon corps.

J'essaie de respirer mais rien ne passe. J'ai les mains moites et je m'imagine déjà chez le DRH. Monsieur, je rentre chez moi. J'ai trop peur. Je me sens vraiment mal. Mais je passerais pour une folle et plus personne n'aurait confiance en moi. Je perdrais ma place.

Elle est inconfortable mais c'est une place. Je suis seule avec deux enfants. Je n'ai pas le choix.

Je me déteste pour ça.

Je ne peux plus supporter ce travail.

— Alors, il paraît que c'est l'auxiliaire qu'il fallait réanimer, ce matin ?  
— Non, ça va, mais le bébé a mis du temps à récupérer.  
— Les filles en salle ont dit qu'il allait parfaitement bien, que tu avais paniqué pour rien.  
— Il a respiré juste avant que j'arrive, mais il avait viré au bleu et sa respiration était bloquée.  
— Quoi qu'il en soit, on n'inquiète pas les mamans pour rien. Les fausses routes, ça arrive, tu vas quand même pas descendre en salle chaque fois qu'un bébé vomit ?  
— J'ai fait ce qu'il y avait de mieux à faire de mon point de vue. Il n'y avait pas de temps à perdre. Et je n'ai trouvé personne à l'étage.  
— Tu n'avais qu'à me biper. Tiens, j'ai apporté du gâteau.  
— Mais tu penses vraiment que je suis descendue pour rien ? Je te dis qu'il faisait un malaise. J'en veux pas, de ton gâteau !  
— Tu as paniqué. Et ce n'est pas bon, tu as affolé tout le monde, et c'est pas la peine de devenir désagréable.  
— Je... je... je vais fumer une clope.  
J'ai ravalé mes larmes dans l'ascenseur.  
Difficilement.  
J'ai fait ce qu'il fallait faire. J'en suis sûre. Et puis quoi, si je n'avais rien fait... ? De toute façon ce n'est pas mon boulot de réanimer des petits.  
C'est pas mon boulot.

Je me sens tellement seule.  
Seule au travail, seule dans la vie. Seule dans ce monde.  
J'étais faite pour Gabor et danser et écouter de la musique.  
Et vivre sur la route.  
Et me voilà dans cette blouse trop petite. Et cette putain de hiérarchie qui m'empêche de lui péter les genoux, à ce petit chef de sage-femme.  
Francesca me manque.

## **Parce que Francesca a été licenciée sur-le-champ.**

Mise à pied le lendemain du drame, pour être précis, puis licenciée.

Le bébé est mort sur sa mère. En peau à peau.

Francesca a été accusée de non-vigilance.

L'accouchement en lui-même s'est vraiment bien passé. Le petit garçon est né assez vite, en pleine forme.

Francesca avait dû faire une épisiotomie à la maman. Elle avait posé le bébé sur sa mère pendant qu'elle recousait, avec du fil et une aiguille, le périnée maltraité de cette jeune femme.

Francesca était concentrée sur son ouvrage. La plaie saignait abondamment et la suture n'était pas facile.

Quand elle a relevé la tête, le bébé était blanc, très blanc, mort. La mère n'a rien vu, groggy par l'accouchement, mais elle a compris dans les yeux de Francesca.

Et réalisé elle aussi.

Elle s'est mise à hurler et avec ses pieds elle a projeté Francesca contre le mur. Francesca est tombée violemment par terre.

Toutes les équipes sont arrivées. Francesca n'avait pas réussi à prendre le bébé des bras de sa maman, qui le serrait contre elle en hurlant d'un hurlement de bête.

Francesca était pétrifiée (cela lui a été terriblement reproché par l'équipe), accrochée au chariot d'urgence.

Le médecin a attrapé le bébé, il l'a arraché même. Il a tenté une réanimation. Des tuyaux partout, le massage cardiaque.

Quand le Samu est arrivé, c'était trop tard. Rien à faire.

Ils l'ont licenciée.

Francesca est partie au Portugal, où elle avait de la famille, et n'a plus jamais donné de nouvelles.

Elle a disparu.

Les délégués du personnel ont pris activement sa défense, mais les enjeux politiques hospitaliers ont eu raison d'elle. C'était une occasion rêvée de la faire tomber, elle avait récemment pointé du doigt des dysfonctionnements évidents, des dossiers incomplets, elle avait mis son nez là où il ne fallait pas.

Tout l'hôpital n'a parlé que de ça pendant des semaines, ceux qui étaient pour, ceux qui étaient contre. Beaucoup prenaient la défense de Francesca, mais la partie qui trouvait le licenciement justifié était horriblement virulente.

J'ai essayé de contacter Francesca sur son portable, laissé des messages, mais elle n'a jamais répondu. L'état de tristesse dans lequel j'imaginai qu'elle se trouvait me rendait dingue, et les quelques informations qui avaient fui du bureau du personnel nous avaient informées qu'elle était au Portugal, et qu'elle allait très mal.

Je passais des nuits à me mettre à sa place, face à la mort. Son métier de sage-femme remis en question, sa vie. Regrettait-elle d'avoir ouvert sa gueule si souvent ? Mourait-elle de colère ? Ou est-ce qu'ils avaient réussi à l'abattre, elle, force de la nature ?

Quand des collègues se sont permis de la critiquer en salle de repos, avec des ça n'arrive pas à n'importe qui, ces trucs-là / tu sais, elle qui croyait avoir raison sur tout / voilà où ça mène / on doit toujours garder un œil sur un bébé qui est posé sur sa mère / tout le monde sait que le risque d'arrêt cardiaque est énorme pendant les deux premières heures, mes nerfs affleuraient.

Ma tête s'est mise à tourner, le sang a quitté mon cerveau. Un chuintement assourdissant a envahi mon conduit auditif, puis un sifflement. Leurs voix ont disparu.

Près du plafond, dans le coin à gauche, j'ai observé mon corps, entendu ma voix, je volais au-dessus de Béatrice, l'auxiliaire de puériculture en blouse rose qui répondait d'une voix atone :

— Francesca me manque beaucoup.

De mon plafond, tout là-haut, j'ai vu mes collègues se taire et se lancer des regards complices. Je ne me rappelle rien ensuite.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## **Tout est devenu important lorsque le monde s'est écroulé.**

Une fois Pierre et Pierre incinérés, tout le tralala de rendre leurs affaires aux familles, de vendre leur camion, de garder leurs plumes dans le nôtre, quand toutes ces affaires de choses-souvenirs ont été bouclées, il a fallu penser à la suite.

Une période difficile pour le show. Pierre et Pierre étaient le clou du spectacle, ils apparaissaient du milieu à la fin de la représentation, électrisant les foules de plaisirs interdits. Pierre et Pierre avaient l'art de faire comprendre au public qu'ils n'avaient pas de limites. Jusqu'où iraient leurs caresses, leur nudité, leurs simulations de l'amour ? Personne ne le savait, et cela mettait dans le spectacle un suspense haletant rempli de frissons. Personne ne quittait la salle quand Pierre et Pierre étaient sur scène. Chacun voulait savoir. Ils attisaient cette curiosité morbide tapie en chacun de nous.

Il a donc fallu tout revoir. Tout refaire, changer les morceaux, leur ordre.

À ce moment, Roméo Farès avait trois ans. Norma cinq. Ils n'allaient que très rarement à l'école, cela arrivait quand on restait un peu plus longtemps sur un lieu, pour une résidence ou l'animation d'un théâtre. Quelques disputes avaient éclaté à ce propos entre Gabor et moi. Il estimait inutile de les scolariser, d'après lui ils apprendraient mille fois plus en voyageant avec leurs parents, en se confrontant à la vraie vie.

À cette même période, nous avons été lâchés par notre tourneur. Un rendez-vous a mal viré. Paolo avait bu et il s'est énervé : depuis le temps qu'on jouait, on devrait vendre le show deux fois plus cher que ce qu'il était vendu maintenant. Il l'a accusé de mal faire son boulot. D'après lui, on

aurait dû tourner aux États-Unis dans des stades, mais le tourneur était frileux et dépassé par les événements.

Ce à quoi le tourneur en question a répondu, en haussant franchement le ton, que c'était le Cabaret de l'amour qui était dépassé. Maintenant que les gens écoutaient du rap et de la techno, on tournait sur un fonds de commerce qui était en train de disparaître. Pour lui, de toute façon, sans Pierre et Pierre on était finis.

Gabor a reçu le coup de fil une semaine après. Le tourneur nous lâchait.

Paolo a donné sa parole qu'il trouverait les dates. Il serait notre tourneur et accélérerait le processus, et puis il avait des contacts en Amérique. Il était convaincant et Gabor a accepté. Je ne sais pas si à l'époque Gabor savait déjà qu'on prenait le mur. Je ne sais pas.

Mais j'ai commencé à avoir peur. Une peur viscérale.

Paolo a trouvé quelques dates, assez minables, pas de loges, mal payées, personne dans la salle. J'avais vu dans les yeux des gens qu'on était morts. Il n'y avait plus cette excitation mélangée à de l'admiration. Il restait à peine un fond de curiosité et de pitié. Pour la première fois, mon corps nu était scruté de façon différente, obscène. On voulait me voir en vrai. On ne voyait plus ma disparition, mais mes seins. Ou alors je ne savais plus disparaître.

La peur.

Un matin, Paolo a débarqué dans notre camion en larmes, ivre mort. Il balbutiait, titubait. Il avait une bouteille de vodka à la main. Il s'est assis au pied de notre lit et a commencé à pleurer. La colère de Gabor était palpable, je lui tenais la main car il avait l'air dangereux.

Le pire petit matin de toute ma vie.

— Béatrice, Gabor, pardon, pardon, pardon...

Gabor se crispait.

— Je n'ai pas le choix. On est morts, morts comme Pierre et Pierre, morts et crevés comme, comme des vieux pneus. J'ai pas pu dire non, j'ai pas pu.

Gabor avait les larmes aux yeux, et tout mon monde s'est écroulé.

Paolo partait rejoindre les Reals, un groupe à succès qui venait de perdre son batteur.

Gabor s'est jeté sur lui en pleurant, l'a attrapé par les cheveux, par les bras, par le pantalon, il lui a hurlé dessus, l'a jeté du camion, lui a craché dessus et a tapé de toutes ses forces sur les parois de la petite pièce à vivre. Puis il a fini la bouteille de vodka laissée par Paolo. Il a pleuré. Il a pris dans ses bras les deux enfants réveillés, il les a embrassés, les a mis contre moi, dans mon lit, et il est parti.

Je suis morte ce jour-là.  
La peur est rentrée dans mon sang.  
Et tout a pris de l'importance.

Il est rentré trois jours plus tard, ses yeux me fuyaient, j'ai pensé qu'il avait fait l'amour à une autre femme mais je n'ai pas posé de questions. Il s'est assis à la table, s'est appuyé contre le dossier et a regardé le mur.

— Mes parents sont d'accord pour nous laisser le deux pièces du Père-Lachaise, lui ai-je dit. On a de la chance, les locataires sont partis le mois dernier. On n'aura pas de loyer à payer. Je vais trouver du travail, et puis toi aussi. Il faut qu'ils mangent, nos poussins, non ? On va s'en sortir, Gabor, tous les deux on s'en sortira, les enfants iront à l'école, on va y arriver.

J'y croyais vraiment. J'avais des solutions. À cette époque, avant de me paralyser, la peur était encore un moteur à propulsion.

Gabor ne disait rien, fixant son mur, il était désespéré.

Quand il a finalement levé les yeux pour les planter dans les miens, j'y ai vu quelque chose d'immense, d'infini.

— Oui, Béatrice mon amour, faisons ça.

Mais son âme partait à la guillotine.

Il aurait fallu filmer Gabor, dans un deux pièces à Paris. Un lion en cage. Un animal sauvage condamné à la captivité. Il était insupportable. Il buvait et hurlait sur les enfants. On a emménagé au mois d'août, et j'ai commencé la formation d'auxiliaire de puériculture au mois de septembre. Je rentrais tard le soir, épuisée, maltraitée moi aussi. Il était devant la télé, ivre mort. Les enfants avaient préparé des chips et des yaourts, ils étaient sales, Norma ne faisait jamais ses devoirs.

Gabor ne me supportait plus.

— Alors, ma beauté d'autrefois, tu as bien appris à changer des couches, aujourd'hui ? Tu as bien fait tout comme on te disait ? Tu as

montré tes miches à des médecins à la con ?

Il en rajoutait.

— T'as encore bouffé trois pots de Nutella, non ? Parce que là, t'es devenue carrément grosse. Ma pauvre Béatrice, mon pauvre amour, tu étais tellement belle.

Ensuite il pleurait.

Parfois il lui prenait l'envie de jouer du violon au milieu de la nuit, et les voisins se plaignaient. On a eu la police à plusieurs reprises, et je lui ai interdit de jouer au-delà de dix heures du soir.

J'interdisais à Gabor de jouer. Voilà ce que nous étions devenus. J'aurais aussi bien pu lui interdire de manger ou de boire.

Et il me méprisait.

Un soir, juste avant Noël, alors qu'une dispute de plus emplissait les oreilles de nos enfants, il a pris son violon et il est parti, pour ne jamais revenir.

C'est comme s'il avait sauté par la fenêtre et qu'au lieu de tomber et de s'écraser de grandes ailes noires et majestueuses avaient poussé dans son dos. Je l'ai regardé s'envoler dans le ciel, avec son violon.

Voilà, Gabor m'abandonnait. Après tant de couleurs, tant de lumière, notre amour était devenu un vieux bout de chair nécrosé, ratatiné, puant.

En s'envolant, Gabor me laissait au moins la chance de garder un souvenir de lui. Une photo, un son, un visage.

En restant, il aurait tout détruit, même les souvenirs.

Et je me suis retrouvée seule, avec les enfants, à Paris, en formation d'auxiliaire de puériculture, et surtout en ne comprenant rien de rien à cette nouvelle vie. Facile pour Gabor de s'envoler et d'aller jouer pour les anges. Mais ça n'a pas rempli le frigo.

Je ne l'ai jamais revu.

Les enfants ont pleuré eux aussi, on s'est blottis dans le canapé-lit pendant une semaine, la semaine de Noël. On ne s'est pas lavés, on a mêlé nos larmes, notre colère, notre amour, nos jambes et nos cœurs pendant sept jours. Jusqu'à avoir tous les cheveux collés par les larmes des autres,

jusqu'à ne plus faire qu'une seule et unique douleur. On buvait l'eau du robinet direct au robinet.

Et puis, à un moment, Roméo est revenu dans le canapé-lit avec de l'eau dans la bouche et il a arrosé sa sœur.

Ils ont rigolé.

Le défi était lancé.

Norma a bondi sur le robinet et lancé de l'eau sur son frère, puis on a lancé tout ce qu'on trouvait, les pâtes, les assiettes, les tables, les draps, les boîtes de conserve, les œufs (très rigolo à lancer, les œufs), on a vidé les placards, on a vidé le frigo, on a aspergé l'intégralité des lieux avec de l'eau, avec toutes les bouteilles, le Coca bien secoué, la lessive, on a renversé les chaises pour faire des boucliers, on a hurlé, chanté, dansé, on a hurlé. Gabor, on te hait ! Ne reviens jamais !

Et puis on a dormi.

Enfin, les enfants ont dormi.

Moi, depuis, on peut dire que j'ai arrêté de dormir pour toujours.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Mes enfants sont grands, maintenant.

Norma Maria Rose a dix-sept ans et Roméo Farès quinze ans. Ils ne sont pas très sympas. Il faut le dire. Cette histoire d'aller à l'école, d'habiter Paris, ce n'était pas pour eux non plus, je crois. D'ailleurs, l'école, ils n'y vont pas. Et je n'ose même plus essayer de répondre aux mille lettres que je reçois du collège.

Norma travaille dans un bar, la nuit. C'est une très jolie fille. Elle fait sa vie, gagne de l'argent. Rentre très peu à la maison. Je n'ai pas vraiment de contacts avec elle. On ne se parle pas. Elle m'a reproché pendant des années de l'avoir enfermée et d'avoir chassé son père. Elle ne peut pas ou ne veut pas comprendre.

C'est dingue, cette petite fille était un rayon de soleil, ma raison de vivre. Je regarde souvent des photos d'elle. Je me rappelle ses cheveux bruns comme ceux de son papa et ses yeux bleus comme les miens. Déjà, elle parlait peu à l'époque. Mais comprenait tout. Suivait tout.

Roméo Farès, lui, joue de la guitare à longueur de journée. Souvent, il hante la cuisine du haut de ses jambes immenses et réclame à manger ou de l'argent.

Il me fait un bisou quand je rentre du travail, bonjour, m'man, tu pourrais me passer quelques euros ? J'ai cassé ma corde de *mi*, aujourd'hui. Je lui donne les sous. Je ne l'embête pas parce que c'est un musicien exceptionnel.

Le soir, il joue dans le salon et je l'écoute.

J'ai beau me dire que je ne remplis pas mon rôle de mère, je reste là à l'écouter, et sa musique m'emplit d'émotion.

Roméo est une créature singulière, légère comme de l'air. Il vit dans des lieux inconnus, dans un autre espace-temps. Il est aussi reposant qu'un cours d'eau.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Chambre 13.

Alors que je m'apprête à entrer, je tombe sur le Dr Si qui sort de la pièce.

C'est une gynéco obstétricienne qui a la particularité hallucinante d'être aveugle.

Elle opère sans voir. Et elle a la réputation de faire du superbon boulot.

— Oh ! Je reconnais ce parfum, me dit-elle, un mélange de regrets et de colère, avec une pointe de renoncement.

— ...

Malgré mon admiration, je déteste tomber sur elle, on ne peut rien lui cacher.

— Et je perçois dans les mouvements une sorte d'élégance, de grâce.

— ...

— Oh ! Mais vous avez l'air épuisée, dites-moi, vous êtes ?

— Béatrice, auxiliaire de puériculture.

— Oui, bien sûr, bonjour, Béatrice, je ne vous demande pas comment vous allez, car je sens que vous allez très mal... Que se passe-t-il ?

— Rien, ça va. J'ai passé une mauvaise nuit.

— Le manque de sommeil, c'est terrible. Mais dites-moi, qu'est-ce qui vous empêche de dormir ?

— Je ne sais pas. Je ne m'endors pas...

— Il ne faut pas rester comme ça, Béatrice. Il faut trouver une solution à votre problème. Je peux vous dire, c'est mon métier, que votre corps dégage une odeur inhabituelle. Une odeur d'animal en panique, une odeur de fuite aussi. Que fuyez-vous donc, Béatrice ?

— Je ne fuis pas... Je... Je ravale mes larmes. Je suis épuisée...

— Mmmhhmmmm...

Elle s'approche de moi, les yeux fermés, elle me tourne autour, me hume... me sent... Elle ne me voit pas, elle tend ses mains vers mon visage.

Je me recule dans un mouvement brusque. Je ne veux pas qu'elle me touche.

— Vous devriez danser. Votre corps cherche à vous dire quelque chose. Il faut le laisser parler. Il faut le laisser danser. Vous n'auriez jamais dû cesser de le laisser faire.

— Quoi ? Mais je n'ai pas eu le choix.

Elle lève le nez au ciel.

— On a toujours le choix, Béatrice, qu'est-ce que vous croyez ?

Elle lève ses deux bras et fait une sorte de révérence.

— On a toujours le choix, Béatrice. Mais il faut y croire. Se taire est un meurtre de soi-même. J'entends des mots, ils sortent de vous, de partout. Je vois ce que vous ne voyez pas. Béatrice, vous devriez danser. Vous étiez amies avec Francesca, n'est-ce pas ?

— Oui, nous étions proches.

— Vous avez de ses nouvelles ?

— Non, elle est injoignable. Impossible.

— Mmmhmm... Vous trouvez ça injuste, vous aussi, hein ?

— Oui.

— Je suis d'accord... Cette histoire fait beaucoup de tort à l'hôpital, beaucoup de mal aux gens.

— Pas à tout le monde.

Elle lève encore le nez au ciel. Comme un animal qui repère un danger dans l'air.

— Je vois. Je vois. Vous vous sentez seule ?

— Oui.

— Sachez, Béatrice, que j'apprécie énormément le travail que vous faites, et que je ne suis pas la seule. Sachez que vous n'êtes pas seule. Pas plus seule que chacun de nous ici. L'hôpital est un lieu de grande, grande solitude. C'est presque sa définition. Nous partageons l'indicible dans des conditions exécrables. Nous ne pouvons pas partager parce que nous n'avons pas le temps, bien sûr, mais surtout parce que chacun protège son intimité tant bien que mal. On ne peut pas travailler avec le corps nu. Et il me semble que vos vêtements vous vont très mal. Trouvez-en dans lesquels vous vous sentirez bien, mais trouvez-en. Sinon, vous mourrez ici même, sans avoir rien compris.

— Je vous remercie.

— Prenez soin de vous. Vous êtes au bord d'un gouffre. Vous alliez à la chambre 13 ?

— Oui.

— Cette dame a mal, très mal, Béatrice. Personne, pas même moi, qui pourtant l'ai suivie pendant sa grossesse, ne comprend ce qui se passe. Le plus étonnant, c'est que cette patiente se plaint d'une douleur aiguë et continue, mais qu'elle ne peut pas la localiser.

Le Dr Si marque une pause, soupire.

— Cette dame, reprend-elle, m'inquiète beaucoup. Malgré tous les antalgiques, elle commence à montrer les signes physiques des douleurs extrêmes. Elle ne mange plus. Elle ne dort pas. Elle a des cernes creux. Elle se plaint beaucoup et devient insupportable pour toute l'équipe.

Elle lève encore le nez, je me tais. Elle continue.

— Son bébé paraît absent. Il ne se réveille pas. Son père le prend dans ses bras pour lui donner le biberon, mais le bébé n'ouvre pas les yeux. Ses poings restent fermés.

Elle mime le bébé aux poings fermés, c'est drôle. Elle chuchote, maintenant.

— Nous nous sommes quasiment battus ce matin au staff. Certains pensent qu'il faut transférer cette femme parce que sa douleur n'est plus de notre ressort. D'autres, dont je fais partie, ont l'intuition qu'il ne faut pas la séparer de son bébé. Je préférerais vous prévenir. Cette dame est étrange. Son accouchement s'est bien passé, pourtant, et toutes les analyses sont normales. Nous ne comprenons rien.

Je me lance.

— Ça ressemble à un cauchemar.

— Oui. Exactement.

— Il faut peut-être qu'elle se réveille ?

— Vous voulez dire, Béatrice, qu'elle serait comme, endormie ?

— Je ne sais pas. Oui. Ou alors il y a quelque chose qu'elle ne veut pas voir, elle ne peut pas ouvrir les yeux et donc elle reste dans son cauchemar.

— Vous parlez à une aveugle, mademoiselle.

Je souris.

— Qu'est-ce que vous ne voudriez jamais voir, même si on vous rendait la vue ?

Elle réfléchit.

— Mon enfant mort. Cette femme a eu plusieurs fausses couches avant ce bébé, et plusieurs IVG aussi.

— Alors elle est coupable. Elle attend sa punition. Elle a peur de ne pas mériter son bébé, peur qu'on le lui enlève. Elle souffre pour expier ses fautes. Elle se fait payer.

— Pas bête. Sa mère aussi a perdu un enfant à la naissance, juste après elle.

— C'est triste. Peut-être aussi qu'elle ne peut pas s'autoriser à être plus heureuse que sa mère ?

— Et ce bébé ?

— Il vit dans le cauchemar avec sa maman. Quand elle se réveillera, il se réveillera.

— Il n'y aurait rien de physique, vraiment ?

— Je ne suis pas médecin. Je ne sais pas.

— Bon. Merci, je vais y réfléchir. N'allez pas tout de suite dans la chambre. Elle se repose. Pour une fois. Je vous remercie.

— Bonne journée.

— Bonne journée, Béatrice. Et n'oubliez pas : on n'est seul que dans sa propre tête.

Je ne sais pas trop quoi penser.

Le Dr Si est sympathique. Dans un sens, ce qu'elle m'a dit me fait vraiment plaisir, mais en même temps je ne me sens pas moins seule. Elle vit dans son monde de médecin, de pouvoir, de conseils. Comment peut-elle comprendre ?

Si je lui parlais des angoisses, des bébés morts, elle ne voudrait sûrement plus de moi dans le service.

Elle non plus.

Finalement, ils ont trouvé une place dans un autre hôpital pour la dame, et le bébé est rentré à la maison avec son père.

Je n'ai jamais eu de nouvelles.

Le Dr Si n'est pas toujours prise au sérieux. On ne l'écoute pas.

Certaines personnes sont plus influentes et gardent le pouvoir.

Le Dr Si est trop gentille.

Mon corps n'avait pas du tout envie de danser.

Comme s'il n'avait jamais dansé de sa vie.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

**À la chambre 14,  
c'est la dame qui est arrivée  
il y a quelques minutes.**

J'ai croisé la sage-femme de la salle de naissance, elle m'a passé le dossier du bébé. Tout va bien. Une petite fille de trois mille six cent cinquante-sept grammes, à terme.

Rien à dire.

Le bébé dort dans son lit et la maman est allongée sur le côté, dans le sien.

Les yeux dans le vague, elle est fatiguée. Le papa est assis dans le fauteuil.

Il dort.

— Bonjour, je suis Béatrice, auxiliaire de puériculture aujourd'hui. Bienvenue à vous !

— Merci.

— L'accouchement s'est bien passé ?

— Comme un accouchement.

Elle ne sourit pas. Elle a l'air triste.

— Comment désirez-vous nourrir votre petite fille ?

— Au sein, je vais essayer.

— Très bien, je vais vous apporter un peu de matériel, et, si vous le permettez, je vais regarder comment va votre bébé, lui dire bonjour et peut-être prendre sa température ?

— Oui, oui, bien sûr.

— Je vous montrerai comment faire les petits soins aussi, soin du cordon, change, etc.

— C'est à mon mari qu'il faut montrer ça, parce que moi je ne le ferai pas.

— Ah bon ?

— Oui, pour son frère je ne l'ai pas fait. C'est le papa qui s'en occupe.

— Et cela s'est bien passé, l'allaitement, pour l'aîné ?

— Pas vraiment, parce que je n'osais pas trop le prendre dans mes bras. Finalement on lui a donné des biberons.

— Mais est-ce que je peux vous demander pourquoi vous ne faites pas tout ça ?

— Parce que je ne m'en sens pas capable. J'ai trop peur de lui faire du mal ou de faire de travers, puis le papa s'en occupe très bien. Il n'y a pas de souci. C'est juste que je ne veux pas trop m'approcher de son corps. Je ne supporte pas de voir le cordon. Je ne suis pas du tout à l'aise avec les nouveau-nés.

— L'aîné a quel âge ?

— Quinze mois.

— Maintenant, vous arrivez à vous en occuper ?

— Je commence tout juste, il tient assis dans son bain, alors je peux le regarder.

— Et... les choses vous vont comme ça ? Vous n'avez pas envie d'essayer ? Je peux vous guider, vous expliquer, vous montrer, il n'y a pas de raison pour ça, non ?

Le père sort de son sommeil.

— Bonjour, monsieur, votre femme me faisait part du fait que c'était vous qui vous occupiez des soins du bébé.

— Oui. Ça pose un problème ?

Son ton est agressif, d'entrée de jeu.

— Je proposais à votre femme de la guider, pour l'aider un peu.

— Pendant des années, seules les femmes s'occupaient des enfants, maintenant, je ne vois pas en quoi ce serait problématique qu'un homme prenne le relais. Ma femme n'a pas envie de faire ça et moi, cela me convient parfaitement. Pourquoi voudriez-vous changer quoi que ce soit à un arrangement qui fonctionne très bien entre nous ?

— J'avais juste l'impression que votre femme manquait de confiance en elle, et je me proposais de l'aider.

— Eh bien elle n'a pas besoin d'aide. Je vous garantis qu'elle a tout à fait confiance en elle dans un paquet de domaines et qu'elle n'a pas besoin

de vous pour faire ce qu'elle a à faire.

— Mais...

Je me tourne vers la dame.

Ses yeux sont fermés.

Elle fait semblant de dormir.

Retirée de ce monde.

Elle ne protestera pas.

Peut-être est-ce vraiment un arrangement qui lui convient. Je ne sais plus quoi penser.

— Pourriez-vous m'appeler quand le bébé se réveillera ? Je vous montrerai comment... pour la couche.

— C'est bon, c'est mon deuxième, je gère. Vous pourriez apporter des biberons, s'il vous plaît ? Pour le reste, je me débrouille.

— Oui, bien sûr, mais... votre femme voulait allaiter... Enfin, c'est ce qu'elle m'a dit...

— Apportez des biberons.

La dame ouvre les yeux, me sourit, elle n'a pas du tout l'air contrariée.

— Oui. Apportez des biberons, c'est mieux. Tout va bien, je vous assure. Merci beaucoup.

Elle me congédie d'un sourire rayonnant, provocant aussi. L'air de me dire c'est comme ça chez nous.

On ne veut pas d'aide.

Foutez-nous la paix.

OK. Après tout, je m'en fous.

## **Arrivée à la chambre 15, je me sens comme de l'air.**

Ma nuque est raide.  
Je me sens rejetée partout, fragile.  
J'ai des fourmis dans les mains.  
Je ne peux parler à personne.  
J'ai la tête qui tourne.  
Ça ne va pas fort.

Pas de chance, le Dr Mille arrive en marmonnant dans les couloirs. Le Dr Mille est un marmonneur.

— Béatrice, comment allez-vous ? J'ai à vous parler, figurez-vous.

Ses yeux sont fuyants, il est beaucoup plus petit que moi, mal rasé.

— Que pensez-vous de cette nouvelle recrue avec qui vous travailliez, ce matin ? Elle me paraît bien empotée, celle-là encore.

— Je n'ai pas d'avis, docteur Mille, je ne recrute pas.

— Pas d'avis, bien sûr, jamais d'avis. Aurez-vous un jour un avis sur quoi que ce soit, Béatrice ?

Je me tais, je pourrais lui cracher au visage.

— D'ailleurs, Béatrice, vous avez un avis sur ce que je vous ai proposé l'autre fois, vous savez, vous et moi ?

Il m'a proposé de m'emmener au restaurant, puis au cinéma. Ne vous inquiétez pas, Béatrice, je paierai, m'avait-il dit, je vous laisse réfléchir. À votre âge, vous devriez sortir un peu plus ! J'ai envie de vous connaître mieux.

Je n'arrive pas à lui répondre, je suis figée, je rougis. Il invite toutes les filles qui travaillent ici. Tout le monde le sait. J'ai cinq ans, je n'ai plus aucune protection. Aucune option ne se présente à moi.

— Béatrice ? Vous êtes muette ou quoi ?

Je regarde par terre.

— Bon, eh bien, quand vous serez décidée, vous me répondrez ! Mais ne jouez pas trop à l'enfant gâtée, apprenez à profiter un peu de la vie.

Il est gêné.

Je ne sortirais avec lui pour rien au monde, il me terrifie.

J'aurais voulu qu'il me voie au bras de Gabor.

Mille fume. C'est ainsi, grâce à mes cigarettes, que j'ai reçu de Mille ce qui ressemblait à des confidences. On ne peut pas dire que l'on ait échangé des mots, n'exagérons rien, non. Disons que Mille avait envie de parler et que j'étais là. Cela aurait pu tomber sur n'importe qui. Mille est très petit, ses cheveux sont tombés, il a des mains de gorille, mais un regard bleu acier, perçant comme une aiguille.

— Vous savez, Béatrice, m'a-t-il dit, cela fait trente-cinq ans que je fais ce métier. J'ai tout vu. J'ai annoncé des trisomies, j'ai annoncé des morts, des maladies incurables, j'ai vu des monstres, des enfants à tête de chien, des enfants sans peau, des enfants sans bras, des enfants tellement brûlés qu'on ne voyait plus leur visage, j'ai vu le regard des mères devenir fou, j'ai vu des pères mourir de chagrin, j'ai tellement vu la souffrance humaine qu'elle ne me fait plus rien. Je passe pour un sale type, je sais bien. Mais vous, Béatrice, vous avez quelque chose de spécial, j'ai envie de comprendre ce qui se passe derrière votre regard. Vous avez l'air d'une biche que l'on traque et à votre âge la sagesse ne viendra jamais vers vous, vous m'intriguez. Vous savez, il est rare que je sois étonné par un être humain, je suis un homme blasé.

Il continue en se rapprochant de moi.

— Venez manger au restaurant avec moi, nous parlerons, je percerai votre secret. Je peux être un homme charmant, vous savez, et puis je paierai. Ici, c'est sûr, je n'ai pas le beau rôle. Vous comprenez, je n'aime plus mon métier, c'est une grande souffrance.

Ses yeux partent dans le vague, il parle tout seul, maintenant.

— Chaque être humain se croit plus malin que l'autre, et sa propre vie lui importe plus que toutes les autres, aussi dérisoire et minable soit-elle. Je vois ces mères, complètement à la merci de leurs petits, qui deviendront des tueurs, des chômeurs, des dictateurs même ! Et moi, le médecin qui soigne, quelle blague ! Je déteste chaque seconde de leur amour maternel, de leur

regard de droguée aux hormones. Elles reproduisent l'espèce, rien de plus. Les femmes sont programmées pour faire des mômes, c'est tout, c'est la loi de la nature, et leurs rejetons seront des êtres médiocres, pingres, et l'humanité continue son travail de démolition, de laideur, et on invente la télé, et l'avion, et les guerres et les massacres continuent. Chaque fois que je vois un nouveau-né garçon, je me dis que j'ai un tueur dans les mains, un animal fou qui massacrera son voisin au nom de je ne sais quelle connerie de racisme, ou d'idée politique, et chaque fois que j'ai une fille dans les mains, je me dis qu'elle est programmée pour avoir des chaleurs et reproduire un garçon tueur.

Il s'adresse à moi, à nouveau.

— Ma femme est partie, Béatrice. Je suis seul. Venez manger avec moi, nous avons des choses à nous dire, nous nous ressemblons tous les deux. Vous réfléchirez ?

Il me balance au visage un sourire glaçant, écrase sa cigarette et s'en va. Je ne sais jamais si Mille aime me torturer ou s'il est vraiment aussi triste qu'il le dit. Dès qu'il est dans les parages, mon ventre se serre, et mon cœur bat plus vite. Mille est comme la grande Faucheuse, en petit et chauve, il donne froid, il est injuste, et il rôde toujours.

Des fois, je m'en fous. Je me dis qu'il est comme ça avec tout le monde, qu'il ne faut pas le prendre personnellement.

Et d'autres fois, c'est mon foie qui envahit tout mon corps.

De la bile verte et nauséabonde se met à circuler dans mes veines. Je vois trouble.

Mon sang se fige. J'implose.

## **Pour la chambre 15, personne ne m'avait prévenue.**

J'ouvre, la dame est allongée dans son lit. Elle est heureuse. Un grand sourire sur les lèvres. Son mari est là, et c'est le papa de la petite Marie. La fille de la dame qui habite à la chambre 2.

Vous vous souvenez ?

La dame qui a perdu sa deuxième jumelle, avec nous depuis des années. Son mari est là, avec sa nouvelle femme, qui tient une petite fille dans ses bras.

Et là, je ne supporte pas. J'éprouve pour cet homme une haine infinie. Je le trouve infâme de venir ici avec sa nouvelle femme, quand son ex vit un martyre à la chambre 2.

Comment peut-il faire une chose pareille ?

Comment peut-il se pointer là avec une jolie petite fille bien vivante ?

Je ne peux pas supporter de savoir que la dame de la chambre 2 est si seule. Que le reste du monde l'a abandonnée alors qu'elle avait tellement besoin d'aide.

Elle avait besoin d'aide ! Quelqu'un peut comprendre ça ? Ou alors les êtres humains sont tous des monstres ?

J'ai balbutié je reviens, excusez-moi.

Je suis sortie de la chambre.

Et tout à coup, j'ai eu très mal à la tête.

Comme si on l'écrasait dans un étau de fer et de clous.

J'ai cru exploser.

Alors j'ai entendu ce cri. Ce cri hallucinant. Un hurlement qui venait de la chambre 2. Sans aucun doute.

Ma boîte crânienne résonnait, vibrait de ce cri. Il fallait que j'aie vu cette dame. Elle m'appelait, elle hurlait. Elle avait compris que son mari

était là. Qu'il l'abandonnait pour vivre son bonheur sans elle.

J'ai dû parcourir en courant le couloir en me tenant la tête dans les mains. Et plus je m'approchais de ce cri, plus il était insupportable. Quand j'ai ouvert la porte, la dame a tourné la tête vers moi et m'a regardée.

Je vous jure qu'à ce moment elle avait réintégré son corps. Son âme était revenue. Elle m'a regardée.

Dans ma tête le cri s'est arrêté.

Elle m'a regardée parce qu'elle m'attendait. Peut-être que j'étais la dernière, la seule personne en qui elle pouvait avoir confiance.

Je lui ai passé la main sur le visage. Je l'ai caressée. Je lui ai dit tout va bien, il ne faut pas avoir peur. Je suis là.

Et j'ai enfin pu pleurer toutes les larmes jusqu'ici retenues.

Je me suis allongée contre elle dans le lit. C'était confortable.

Mes yeux se sont fermés.

Je me suis endormie comme jamais je ne m'endors. Le sommeil a alourdi mes paupières, je me sentais bien. Le corps détendu, le cerveau lavé.

Calme, calme, calme.

Enfin.

J'ai pris mon envol, légère, avec une sensation subtile au creux de l'estomac, une sensation de bonheur. Enfin, quelque chose s'était arrêté, signant la fin d'une douleur. Chaque battement de cœur palpitait dans mes veines, je sentais la chaleur de mon sang, chacun de mes organes irrigué par cette chaleur, ce sang chaud, doux et très rouge qui m'envahissait de l'intérieur par vagues.

Une peau inutile est tombée, s'arrachant doucement à mon enveloppe et me laissant de coton, blanche et douce.

Essayant de profiter de ce moment, je me disais comme c'est doux, comme c'est bon, comme je suis bien, bien, bien. Ma peau était posée sur une matière parfaite qui en épousait les moindres recoins et j'avais la sensation d'être mince, très mince, volatile, très grande, étirée, allongée. Je n'entendais plus rien et ce silence était ce que j'avais écouté de plus beau de toute ma vie. Un silence blanc neigeux, pareil à de la fourrure.

Plus rien n'avait de poids, plus rien n'était tendu ou trop rempli, ne cherchait à sortir, ou n'était trop rapide, ou ne grattait ni ne se retenait. Tout était à sa place, exactement.

J'ai été réveillée par un brouhaha assourdissant, une quantité de blouses hurlantes, un branle-bas de combat dans la chambre.

Ça criait, ça bougeait, ça m'ordonnait de ne pas sortir de la pièce. J'entendais prévenez les pompiers, prévenez la police !

Tout ensommeillée, pleine de bonheur.

J'étais invincible. Tout le monde s'agitait autour de moi et ça me faisait rire. La main de madame L. était dans la mienne, et nous nous amusions follement toutes les deux.

— Regarde-les, je lui disais, avec leurs blouses et leurs regards de fous, avec leurs corps qui hurlent à la mort et qu'ils n'entendent même pas, regarde-les avec leurs mouvements de pantins et leurs raisons de vivre pour acheter des trucs, regarde comme ils sont drôles.

Nous avons vraiment ri, avec madame L., un vrai fou rire d'école, incontrôlable. Le moment le plus drôle de ma vie. Nous nous sentions si bien, toutes les deux, main dans la main, j'étais contente qu'elle se soit réveillée. Tout semblait drôle autour de nous, comme envahi par notre bonheur.

Je ne m'en suis pas aperçue tout de suite, mais la dame du 2 avait fini par choisir son camp.

Soudain, près de moi, son corps était vide.

Et sa main raide.

Sur le coup ça m'a fait sourire parce que je me suis dit qu'elle avait fait le bon choix, j'étais même flattée qu'elle m'ait choisie pour dire au revoir.

Alors, oui, j'ai souri devant une femme morte. Alors même que j'étais dans son lit. Tout cela est incompréhensible. Oui. Mais je n'ai rien fait de mal. Cette accusation n'a aucun sens, je vous le jure. Je suis incapable de faire du mal, incapable de tuer.

— Et l'oreiller ?

L'oreiller a dû tomber du lit. Nous étions deux sur un matelas une place, j'ai peut-être bougé dans mon sommeil.

— L'autopsie nous le dira. En attendant, vous serez évidemment en garde à vue.

J'ai eu le droit de passer un coup de fil, c'est Paolo que j'ai appelé. Je lui ai laissé un message.

— Paolo, c'est Béatrice. Je pars au poste, Paris 11<sup>e</sup>. Ils m'ont menottée. Je te souhaite une bonne journée.

Les policiers n'étaient pas méchants. Ils ne m'ont pas malmenée quand ils m'ont mis les menottes. En me regardant partir, le Dr Si m'a pris la main et m'a dit à l'oreille vous n'avez pas l'odeur du meurtre, j'ai confiance, n'ayez pas peur. Mais ses mains s'affolaient et transpiraient. Le Dr Mille a baissé les yeux sur mon passage, il ne m'a rien dit, n'a pas hurlé, n'a pas crié. Il a pincé les lèvres, comme pour me dire désolé. Mille était ému, ce vieux saligaud. Le petit chef sage-femme m'a glissé je connais un superavocat. Je te téléphone au plus vite. Va te faire foutre est tout ce que j'ai trouvé à lui répondre.

Finalement ils me soutenaient tous, trop tard.

Le Dr Si avait raison : à l'hôpital, on se protège comme on peut, mais on est tous au bord du gouffre.

Je suis tombée pas longtemps après Francesca, mais juste avant les suivants.

Ils savaient à l'avance. Ils avaient compris, eux, ce qui pouvait arriver quand on n'est pas en béton. Pourtant, ils étaient restés là, à me regarder tomber, sombrer, comme on aime observer un accident de voiture, parce que ça conjure le sort.

Des gazelles qui voient leur sœur se faire dévorer par les lions sans bouger, se disant dans leur cerveau de gazelle que si c'est la frangine qui se fait bouffer au moins ce n'est pas tombé sur elles, et que c'est mieux ainsi.

## **Pendant la garde à vue, j'ai dormi.**

Et, dans mon sommeil, j'ai dansé dans des salles de concert, avec Gabor et avec Paulo, et Pierre et Pierre.

La musique était forte, rouge et or, flamboyante, mes seins faisaient de la voltige, mes jambes avaient l'énergie du feu. Pierre et Pierre étaient électriques, plus sexuels que jamais, dérangeants, en colère. Paolo, forcené, frappait sur les toms de sa batterie, il hurlait. Gabor aussi était là, et il m'aimait à nouveau. Il faisait trop chaud, de l'eau dégoulinait le long de mon dos, je frissonnais, et un bruit lancinant envahissait mes tempes. Les stroboscopes empêchaient mon cerveau de suivre une seule idée, des images apparaissaient puis disparaissaient en éclairs ultrarapides.

J'ai dansé avec la dame du 2, qui avait l'air heureuse. Elle portait une petite fille dans une écharpe sur son dos. Elle dansait violemment, décollait du sol tel un guerrier massai en faisant tourner ses bras autour d'elle, un moulin devenu fou. Ses yeux roulaient dans leurs orbites et, à la place de sa bouche, un trou béant lui faisait une tête de masque de carnaval de Venise.

Mes jambes ont dansé, mes bras, ma tête, mes yeux, mon foie. Mon ventre dansait, rêvant d'amour, de sueur et de passion. Il existait à lui tout seul, tentait de s'extraire de moi, de vivre sa propre vie, et je le poussais dehors. Qu'il dégage enfin, qu'il parte ! Francesca m'a rejointe pour danser une salsa diabolique. Elle chantait. Elle me disait tu vas voir ! C'est super ! On va être bien ! Et puis elle tournait sur elle-même, à toute vitesse, les bras en croix, la tête en arrière, les yeux clos.

Enfin j'ai dansé avec Marilyn Monroe, et mes enfants. Marilyn tenait Norma Maria Rose dans ses bras, elle embrassait ses joues. Norma était toute petite, puis très grande. Parfois, il lui poussait des dents un peu trop

longues. Dans ma bouche, les dents se cassaient et devenaient des morceaux de verre. Marilyn a sorti son sein pour le donner à Norma.

On a dansé tout. Le violon de Gabor. Chaque phrase me revenait parfaitement dans les oreilles, chaque note. J'étais en feu et en eau. Je me suis sentie disparaître. Gabor m'embrassait, de toutes ses forces, mais quand je voulais le prendre dans mes bras il s'éloignait, puis revenait pour m'embrasser, et ma peau était glissante, gluante.

Des sensations violentes, bruyantes, explosives.

Après, j'ai rêvé que j'offrais une disparition aux policiers, qui faisaient un métier si difficile.

Leur tristesse était palpable, alors j'ai dansé pour chacun d'eux, complètement nue, leur donnant de la peau, de l'ondulation, de la chaleur. Quelle joie ! Le commissariat était indigo et mon corps était merveilleusement doux, moelleux à côté des murs froids, des matraques et des menottes en acier.

Les policiers souriaient et dansaient la valse avec moi, *Je ne sais danser que la valse, mademoiselle*. Alors trois millions cinq cent cinquante-six mille petites figurines d'animaux en verre ont explosé, allumant dans le commissariat des étincelles de toutes les couleurs, chacune volant en mille éclats scintillants, aveuglants. J'ai eu mal aux yeux, ma peau était attaquée par les minuscules bouts d'animaux en verre de toutes les couleurs. J'essayais de les chasser. Je frottais ma peau. Je m'entendais gémir.

— Béatrice V. ?

Un bond. Mon corps n'était que douleur : quelqu'un pleurait au fond de moi.

— Vous pouvez sortir.

— ...

— Madame L. est morte d'une crise cardiaque, l'autopsie est formelle, vous n'y êtes pour rien.

— ...

— Quelqu'un vous attend.

J'ai repris mes esprits, retrouvé mes kilos, mon corps fatigué, puant franchement maintenant. Le dos perclus, la bouche pâteuse. Et je me suis dirigée vers la sortie, titubante.

Paulo était là.

J'ai vu la frayeur dans ses yeux.

On ne s'était pas vus depuis huit ans, et j'avais une tête de sortie de prison.

Il m'a prise dans ses bras et nous nous sommes tenus serrés, serrés. Il embrassait mon cou, et je mouillais ses cheveux de mes larmes.

Ensuite, il a pris ma main et m'a regardée dans les yeux. Longtemps. Il a regardé huit ans d'une vie défilier sur mon visage et il en a écouté chaque minute.

Puis il a souri.

— Paolo, je ne veux plus y retourner.

— Tu n'as jamais rien eu à faire là-bas, Béatrice. J'attendais ton coup de fil.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## Remerciements

Merci de tout mon cœur à Emma Aronson pour avoir su m'encourager à continuer.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

© Belfond, 2013

PHOTO DE COUVERTURE : © BRUNO EHRS / CORBIS

EAN : 978-2-7144-5580-2



*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)*

*[OceanofPDF.com](#)*